

◆ Bibliothèque « Serbica » ◆

www.serbica.fr

# LE CHEMIN DE DAMAS



ПУТ ЗА ДАМАСК

PUT ZA DAMASK

**IVANA STEFANOVIĆ**

**EXTRAITS**

Traduit du serbe par Alain Cappon

**Novembre 2018**

◆ Récits de voyage ◆

*J'ai séjourné en Syrie de la fin de l'année 1995 à septembre 1999, mon mari diplomate y était en poste. Au cours de cette période, j'ai de temps à autre couché sur le papier des notes que je publie aujourd'hui.*

*Écrire n'est pas ma profession. Je l'ai fait à l'époque parce qu'il le fallait. De cette manière je préservais par la pensée le contact avec des proches qui, eux, traversaient quantité d'événements pénibles et funestes.*

*Je transcrivais ce que je voyais et ressentais sur mon chemin. Une partie de ces réflexions est de nature documentaire. Tous les événements touchant à la Yougoslavie sont reconnaissables. Tous les noms cités sont exacts.*

*J'ai quelquefois noté des réflexions qui, d'assez loin, étaient conditionnés par les événements extérieurs. Des protecteurs invisibles m'accompagnaient sur ce chemin, le professeur Srejović et Ljuba Simović. Je ne leur en jamais fait l'aveu. Le premier n'est plus là pour que je puisse le lui dire, et je remercie le second.*

I. S.

**LA VILLE**

## **Une nuit presque blanche**

La nuit dernière quelqu'un a dit : *Salaam aleykoum*. Puis *Ahlan wa sahlán*. Qu'est-ce que ça veut dire ? ai-je demandé. « Que la paix soit avec toi » m'a-t-on répondu. « Que la paix soit avec toi, et bienvenue ». En ce qui me concerne, je n'avais entendu qu'une suite de voyelles longues. De l'eau qui dévale sur des pierres.

La nuit de mon arrivée était sûrement des plus ordinaires en Syrie, mais elle m'a paru singulière, unique, un commencement.

Elle n'était pas entièrement noire. Mais, en vérité, blême, presque blanche. J'ai pensé que la lumière partout à la ronde était celle du clair de lune. C'était en fait la couleur de la roche nue qui, le long du chemin, de tous côtés, blanchissait la nuit.

Les végétaux non plus n'étaient pas très verts. Mais gris, sous une couche de fine poussière, de cette poussière qui enveloppe le monde visible et invisible de l'Orient, de cette poussière qui s'insinue même entre les pages des livres restés trop longtemps sans être ouverts.

Mais en cette première nuit presque blanche, je n'en savais encore rien. Pas plus que je ne connaissais la signification de ce salut.

## **Les rues de la ville**

Les rues de Damas ont un goût de gâteau sucré.  
Arrosé d'un filet de mazout.  
Et de ce sable qui parfois croque entre les dents.

## **La ville, la vieille...**

Les rues du vieux Damas sont tourmentées. Aucune ligne droite nulle part, aucun paysage tranquille. La symétrie est chose rare à cette latitude. Tout est en suspension dans l'air, repose sur des supports invisibles. Où est donc l'architrave, le nombre d'or ? Certaines maisons du vieux Damas sont plus penchées, littéralement, que la célèbre tour de Pise... L'absence systématique de toits, terminaison architecturale logique d'une construction, caractérise des quartiers entiers.

Cette absence s'explique aussi parce que c'est là que l'on passe les courtes et brûlantes nuits d'été, que l'on dort avec les étoiles pour couverture. Les maisons, de même que tout alentour et tout ce qu'elles supportent, sont ouvertes à la transformation, à la démolition et à la construction, à l'extension et à la destruction. En fonction des occupants et de leurs besoins du moment, on abattra une partie ancienne, on en reconstruira une nouvelle. Et l'architecte sera très fréquemment le propriétaire lui-même.

### **... la nouvelle...**

La ville nouvelle se compose de solides immeubles de trois ou quatre étages et de style méditerranéen. Mais ils donnent eux aussi l'impression de manquer de stabilité, de tenir un équilibre mis à mal par la déclivité du sol, par la fréquence des balcons, loggias, et vérandas de toutes sortes, par la profondeur des caves, les maisons s'enterrant dès le niveau du sol, et, surtout, par les interventions de toutes natures sur des façades au demeurant semblables, la résultante étant une hétérogénéité et une agitation permanente du paysage urbain.

Ces interventions sont nombreuses et ne pas les remarquer ou les compter est difficile. À des endroits bizarres, inattendus, sont ouvertes des fenêtres aux chambranles souvent de couleurs, de formes, et de styles différents. Des étages ont été rajoutés, des chambres et des soupentes aménagées juste sous les toits ; des balcons apparaissent, fermés, ouverts, des loggias transformées en chambres à coucher tendues de riches rideaux, ou, à l'inverse, laissées à l'abandon, qui béent telles des grottes vides au beau milieu de l'ambiance citadine.

Les toits sont plantés d'une épaisse forêt d'antennes de télévision et, ces derniers temps, d'une forêt nouvelle, de paraboles ; au beau milieu, on verra à coup sûr deux ou trois vieux tonneaux destinés à recueillir le rare et précieux liquide qui vient du ciel. En l'air, partout planent et oscillent des boîtiers électriques et téléphoniques ouverts, des cordons, des fils, des conduites.

Le profil de la ville ainsi croqué sur l'horizon apparaît denté, finement sculpté, remuant. Ici, tout danse, sautille, se déplace. Tout donne l'impression de trembler, de vibrer, de frémir.

Les fenêtres des maisons sont le plus souvent occultées par des jalousies de bois, en règle presque générale, vertes.

Outre les fenêtres, les balcons sont eux aussi fréquemment garnis de treillis de fines lattes étroitement entrecroisées, parfois vertes, parfois couleur bois ou terre, le plus souvent ocre éteint, la couleur dominante dans tout le Moyen Orient. Elles permettent, de l'intérieur, de voir les passants et la rue tout en demeurant soi-même protégé et invisible.

Du côté montagneux de la ville, du Liban, à travers la haute montagne de Djebel-Sheik ou de l'Anti-Liban, le vent souffle en provenance de la Méditerranée. Souvent avec violence. Il apporte l'air froid de la montagne et, parfois aussi, le parfum de la mer. Le vent souffle également de l'autre côté, du désert, et charrie alors de la poussière, du sable, et de la terre sèche. La mer semble parfois toute proche, juste au-delà des maisons. Mais cette sensation est peu fréquente. Bien plus souvent dans l'année, parfois plusieurs mois de suite, un soleil brûlant, presque blanc, grille au-dessus de la ville. Et même en son absence une forte lumière se répand.

Damas est la ville du vent et de la lumière.

La nuit, elle est éclairée par une multitude d'ampoules. Fréquemment de couleurs. Très gaies.

La circulation est incroyablement bruyante, anarchique, et périlleuse. Traverser une rue représente une difficulté et, sans exagération, une prise de risque à chaque fois. Les feux tricolores sont en moins grand nombre que les agents, mais même là où il y a des feux, on entend un agent. Il donne les indications, mais les règles qui régissent la circulation sont les gesticulations et les mimiques. On traverse n'importe où, on conduit n'importe où, pas plus les piétons que les automobilistes ne ressentent de grandes obligations les uns envers les autres.

Bon nombre de voitures dans cette ville sont ce que les adolescents nomment dans leur jargon des « caisses ». À ces « caisses » s'opposent des voitures pas tellement rares ou, mieux, toujours plus visibles à chaque instant, des automobiles de grand luxe. Les taxis, des « caisses » eux aussi, sont principa-



lement américains, jaunes. Ils ont l'air d'avoir « joué » l'instant d'avant une scène de poursuite dans un film hollywoodien et d'être arrivés bien réels dans les rues de Damas. On compte aussi quelques voitures privées, très souvent de vrais trophées et pièces de musée, de sympathiques *oldtimers*.

### **... la plus récente**

Damas est, dit-on, le plus ancien habitat urbain existant sur terre. Il doit son apparition et sa subsistance à la rivière qui formait une oasis au pied de montagnes arides au milieu de la région semi-désertique de Syrie. Cette rivière porte le nom de Barada.

Là où se dresse la partie la plus récente de la ville sortie de terre au cours des vingt dernières années se trouvaient jadis des maisons de famille avec des jardins. Dans le sol fertile de l'oasis, à proximité de la rivière, on cultivait d'énormes radis, des aubergines, et poussaient des citronniers et des dattiers. Les jardins d'autrefois ont été supplantés par des buildings de plusieurs étages, sans cachet, les mêmes que partout dans le monde. Je n'y reviendrai donc plus.

## La boulangerie, aller...

Le premier jour du printemps tombe un vendredi, jour chômé.

Le silence. Comme à la campagne en été quand l'oreille inaccoutumée au silence doit se tendre un certain temps avant de pouvoir distinguer des bruits. Un peu plus tard une manette invisible s'activera sur la table de mixage transformant le silence en une forêt de sons, submergeant qui écoute de mille grincements, rythmes et vrombissements différents.

En ce premier jour de printemps le même calme règne dans la ville. Mais le silence n'est qu'apparent. À dire vrai, la forêt de bruits est dense, composée de vibrations diverses. Avant midi, les gens se font rares dans les rues – avant midi on se croirait au petit matin. Les magasins sont pour la plupart encore fermés et les passants peu nombreux. C'est le temps de la prière.

L'un après l'autre, invisibles mais audibles, les interrupteurs s'actionnent, à la table de mixage la balance est poussée, par les haut-parleurs, par une multitude haut-parleurs la prière se répand partout en ville. Le chant du muezzin s'entend d'abord, puis vient la longue parole de l'iman. *Pianissimo* et *adagio* pour commencer, suit un lent *crescendo*, il faut du temps avant d'atteindre *fortissimo*. La dynamique du discours suit une spirale, un peu vers l'avant, léger retour vers l'arrière, un peu *crescendo*, puis retour *decrescendo*, mais toujours de manière ascendante jusqu'à ce qu'enfin, *fortissimo*, viennent les aigus, le *staccato* et, plus tard encore, d'effrayants quasi hurlements et des syncopes menaçantes interrompues par de longues pauses *subito pianissimo*, *subito fortissimo*, puis un *subit crescendo molto*...

Sur le chemin de la boulangerie je m'éloigne de la portée de haut-parleurs, je pénètre dans celle d'autres haut-parleurs, dans ma tête l'invisible balance mixe le volume sonore. La prière du vendredi n'est jamais qu'une partie de ce vacarme que nous appelons le silence d'un jour chômé.

J'aperçois une voiture en train de se garer. Quand elle enclenche la marche arrière, dans l'habitacle un mécanisme fait entendre les premières mesures de la « Lettre à Élise ». Dans cette ville, de nombreuses voitures sont équipées de cet avertisseur musical pour les manœuvres de recul. L'importateur est probablement une seule et même personne.

Toujours sur ma route je croise un cheval. Et la voiture qu'il tire. Il a la tête et le corps parés d'un tas d'ornements bigarrés. De la façon dont, il y a longtemps, on décorait les chameaux là-bas dans le désert. Ou dont aujourd'hui, on décore les autobus dans les villes d'Orient. En plus de sangles, de bandes aux couleurs vives, de couvertures et de tapis tissés, les chevaux portent encore des clochettes. Les sabots martèlent un rythme, les roues de la voiture en marquent un autre, ils sont inégaux, irréguliers, chacun suit le sien, et les grelots sonnent arythmiques. Le cheval qui tire la charrette bariolée a débouché d'une rue latérale, il tourne subitement, le virage secoue bruyamment les clochettes, le changement de direction arrache aux roues un petit crissement, et tout s'arrête dans un léger tintamarre devant la boulangerie où on vient de sortir le pain juste du four.

Devant le magasin stationne aussi une camionnette chargée de bouteilles de gaz. Un jeune gars au visage ensommeillé, armé d'une énorme clef anglaise, frappe un rythme constant sur le métal bleu ciel des poussiéreuses bouteilles et, accompagnant de sa propre voix son instrument à percussion, lance en alternance un court puis un nettement plus long, difficilement reconnaissable, *gaaz, gaaaaaaz*.

De l'intérieur d'un magasin au lourd rideau métallique baissé parvient de la musique. Le magasin, dirait-on, est fermé, personne ne s'y trouve. Ou on a oublié le transistor, ou il y a quand même quelqu'un à l'intérieur, caché derrière les volets.

Sur le chemin qui mène à la boulangerie je passe à côté d'un autre cheval attifé et d'un autre jeune gars, en chemise rouge et richement parfumé. Suave à l'excès, aucunement masculin, ce parfum laisse une longue traîne déplaisante derrière lui. Arrive à sa rencontre une autre traîne odorante. De croissants juste sortis du four et parsemés de petits points noirs, de l'épice arabe *habba bayana* (*habba* bénie)

### **... et retour. Trois images, toutes en sang.**

À droite, côté à l'ombre de la rue, une camionnette couleur rouge vif, sans bâche. Sur la plateforme, deux moutons. Avec de grandes taches orangées sur le dos, comme si on les avait marqués. Comme si on avait fait pénétrer leur douce fourrure de la terre ou de la peinture.

Deux enfants sortent la tête de la cabine. L'un plus âgé, l'autre très petit. Tous deux ont les cheveux roux qui tirent sur le rouge. Un petit camion ouvert, et trois nuances de rouge. Les deux enfants roux, les deux moutons – tous sont marqués !

Avec les moutons et les enfants se trouve aussi un homme (un, deux ?), mais lui (ou les deux) ne présente(nt) rien dont garder le souvenir.

Mon parcours me fait suivre la rue en ligne droite, puis tourner. Il ne m'emmène pas loin. Mais sur cette courte distance, j'ai constamment à l'esprit le roux des cheveux des enfants et la douceur de la fourrure des deux grands et jolis moutons sur la camionnette. Et je me réjouis à penser que ces animaux-là sont naturels alors qu'en Écosse, on en a créé qui ne le sont pas.

Ma petite course acquittée, l'achat de petits pains frais, encore chauds, je rebrousse chemin, par la même rue.

De nouveau à droite, au même endroit mais cette fois de l'autre côté, dans l'éclat du fort soleil printanier, un groupe d'hommes. Cachés en partie par les voitures en stationnement. À mesure que j'avance, le groupe se découvre : les hommes font cercle, yeux baissés, en silence. Un pas encore et j'aperçois les deux petites têtes rousses : les enfants sont là, eux aussi et regardent par terre, pareillement. Et au milieu de ce groupe muet, figé, je vois gisant sur le sol, sur le bord même du trottoir, devant une boutique de vêtements pour dames et un magasin

d'onéreuses chaussures pour enfants, deux moutons (rouges, les miens !) dans une mare de sang rouge vif, encore frais, le cou tranché, la tête posée sur l'arête du trottoir. Sans voix ils tressaillent, de leurs grands corps enveloppés de fourrure émane un râle faible, doux, tendre, presque agréable.

À cet instant ressuscite devant mes yeux une image vue un ou deux jours auparavant à la télévision (CNN Evening News). Quelque part sur la côte occidentale, annonçait-on, plusieurs enfants palestiniens avaient trouvé la mort. On transportait des blessés devant l'œil de la caméra. Une couverture roulée en boule sur une civière était trempée de sang encore frais, semblable à celui des moutons.

Plus tard le même jour, encore aux informations télévisées, on rapporte l'explosion d'une bombe. Cette fois de l'autre côté, à Jérusalem. Des Juifs étaient morts. La caméra sur le terrain (CNN Breaking News, Live) avait montré des visages terrifiés, des tables et des chaises projetées, éparpillées partout alentour ; sur certaines tables étaient encore posées des assiettes garnies de nourriture. Une femme plaquait ses deux mains sur son cou, du sang lui filait entre les doigts, quelqu'un d'autre, au pas de course, emportait un tout petit enfant, lui aussi maculé de sang.

En Orient – Proche et Extrême – comme le veut la coutume des deux peuples, juif et arabe, un certain jour du printemps on marque la porte de la maison avec du sang frais de mouton. Je l'ai vu de mes propres yeux, le mouton est tué au beau milieu de la rue, en plein Damas, son sang coule dans le caniveau ; en ce mois d'avril quelques enfants arabes et juifs n'avaient pas été épargnés.

Juste avant Pessah, et juste avant Bayram, des enfants n'avaient pas été épargnés. Les deux dieux avaient détourné la tête.

## **La porte**

De mémoire d'homme, cette porte a toujours été là.

Pour les Romains, c'était la porte du Soleil, et pour les habitants ultérieurs, la porte de l'Orient, Bab Charki. On dit que c'est la plus ancienne de la ville et la seule à être intégralement conservée ; on dit aussi qu'elle fut construite au tournant des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles après J.-C. par Septime Sévère Caracalla, le fils d'une femme étrange, Julia Domna. On dit encore que ce fut précisément par cette porte que l'armée rangée sous la bannière du Prophète, montée sur des chameaux, pénétra dans Damas en 636. Les habitants de la ville – sémites, arabes, et juifs – l'ouvrirent tout bonnement. Il n'y eut pas de combat, la ville ne fut pas défendue mais simplement conquise après six mois de siège.

Et, ainsi, Damas réintégra l'Orient où elle était mille ans plus tôt, avant qu'Alexandre le Grand ne l'eût placée sous l'administration de l'Occident.

Les chrétiens accueillirent ensuite dans leur temple, la basilique Saint-Jean-Baptiste, les disciples de Mahomet nouvellement arrivés ; afin de prier tous ensemble. Les premiers dans une moitié du temple, les seconds dans l'autre. Cette coexistence perdura des dizaines d'années. Puis les chrétiens consentirent à un échange, le troc (la vente) de la grande église contre divers emplacements dans la ville. Ils se mirent ensuite à déménager, à se regrouper autour de ces nouvelles églises, ils se rassemblèrent, se refermèrent sur eux-mêmes et se ghettoïsèrent. Les nouveaux venus se firent de plus en plus nombreux. Et il apparut à l'évidence que certains disciples orthodoxes du Christ s'étaient convertis et que l'ancienne communauté ne cessait de se réduire.

Il en fut de même pour les Juifs.

Aujourd'hui, comme jadis, les chrétiens de Damas vivent principalement entre la porte de Saint-Thomas et la porte de



l'Orient, dans les quartiers chrétiens Al Kaimarie et Al Mariamie qui s'étendent à la droite de la porte de la ville. Ils habitent maintenant aussi dans les quartiers situés à gauche de la porte de l'Orient, dans la partie Haret al-Jayoud qui fut autrefois juive. Les Juifs ont quasiment disparu. Ils ne sont plus qu'une dizaine – et parfaitement invisibles.

Cette partie de la ville est ancienne, très ancienne, mais vivante. Pas rajeunie, éternelle. Cette ville, à la fois, est et n'est pas, dans le présent. Le temps actuel peut lui être contesté, mais le temps passé ne peut s'éteindre ni s'évacuer. Lui aussi est présent. En cet endroit tous les temps sont mêlés. Ici commence leur succession accélérée et leur enchevêtrement. Les conquérants, les civilisations, les dynasties, les peuples, les guerres, les religions, les coutumes se mélangent... En désordre, disséminées, brassées de façon chaotique, toutes les traces gisent sur le pavé. Sous une en perce une autre – plus ancienne ou plus récente, peu importe : la primauté et la chronologie n'ont ici pas la moindre signification.

Tracée qui sait quand, la rue qui d'ici, de la porte de l'Orient, conduit à l'intérieur, au cœur même de la vieille ville, est selon toute vraisemblance plus ancienne que la Via Recta romaine. Néanmoins, le calcul se fait à partir de cette autre rue, bien droite, la rue principale, Decumanus. À la vérité, elle n'est pas tout à fait droite. Quelque part en son milieu, cette longue artère dévie légèrement, de quelques degrés, sans que cela saute vraiment aux yeux. Elle est le support, le tronc de toute la zone. Un tronc auquel s'embranchent d'autres rues, ruelles, venelles, culs-de-sac, passages au cours imprévisible. Passé un coin de rue, puis un autre, et c'en est fini de la direction à suivre, de l'orientation. En vérité, à nouveau, il n'en est pas exactement ainsi non plus. De temps à autre percent du plan du sol des vestiges de l'ordre gréco-romain : une forêt de colonnades, des parties du réseau de rues de la ville, des rectangles réguliers de 45 mètres sur 100...

Ou surgissent les restes de quelque tétrapylône oublié, à un croisement qui depuis longtemps ne mène nulle part.

À l'entrée même de la rue, très près de la porte des Vipères et à quelques mètres sous terre, est plongée dans l'obscurité l'une des plus vieilles églises du monde chrétien. C'est la petite grotte, la catacombe où se cachait Ananie qui fut maltraité par un soldat romain ; ce dernier, aveuglé par la colère, pris de folie, avait pour mission de pourchasser les Chrétiens et devait, par la suite, changer de nom et prendre celui de...

Paul.

## **Le temps inversé**

Le ramadan est le temps de l'abstinence. Les musulmans, alors, ne mangent pas, ne boivent pas, ne fument pas, ne fréquentent pas les femmes, et se privent vraiment de tout. Mais uniquement au cours de la journée. Celle-ci écoulée et la nuit venant, ils se hâtent alors de retrouver ce dont ils se sont privés pendant le jour, ce qui occupait les pensées, la nourriture, le café, les cigarettes, les femmes, ou, à tout le moins, les fantasmes sur les femmes.

Les années où le ramadan tombe en hiver, ce mois de privation n'est pas aussi pénible. Le jeûne commence vers quatre heures du matin et se termine vers cinq heures de l'après-midi. Mais quand il tombe en été, l'observation des prescriptions est nettement plus difficile. Quand la chaleur est accablante et les journées longues à n'en plus finir, quand la période de temps entre le lever et le coucher du soleil est bien plus importante, le plus difficile est de se garder de boire.

Quand on entend le fracas du canon, dès cinq heures de l'après-midi en cette année 1998, il se passe quelque chose en ce monde. Les gens qui, jusqu'alors, remplissaient les rues soudain se volatilisent. Carrément, totalement. Et aussi les voitures, les enfants. Les boutiques se ferment. Et les persiennes et les volets. Tout à coup, c'est le silence. Les rues se relâchent, changent d'apparence à en devenir méconnaissables. Impossible de situer un magasin. Ce qui s'y vendait est maintenant caché par un rideau de fer à demi rouillé.

C'est là un temps quelque peu étrange, inversé. Le crépuscule qui, à peu près à cette heure, s'étend sur la ville a des airs d'aube. Même couleur de ciel, même luminosité, mêmes ombres, mais en l'absence du vacarme habituel du jour, jamais on ne dirait que la journée prend fin et que la nuit commence,

on dirait le contraire. Tout paraît désert et silencieux, totalement désert et totalement silencieux. Fantomatique et vide.

Quand les commerces disparaissent ainsi, l'obscurité dans les rues semble s'épaissir, s'alourdir. Dans les maisons, au son d'assiettes qui s'entrechoquent, débute le premier repas du jour, *l'iftar*.

Tout cela prendra deux heures. Un peu après sept heures, le vacarme se réinstalle dans les rues, une rivière de bruits se remet à ruisseler, une rivière d'ampoules à s'allumer, une rivière de personnes à s'écouler. On entend le fracas des rideaux métalliques. Le tumulte est de retour. De retour aussi sont les gens, et les voitures dont les chauffeurs klaxonnent avec frénésie.

## Quand vient la fête

Quand le Bayram, l'*aïd*, fut annoncé, c'était le petit matin. On entendait la canonnade, tout comme au début du ramadan, et des chants très inhabituels en provenance des mosquées de Damas. Des chants à huit temps, syllabiques, rapides, gaies de caractère, et le mot qui revenait le plus souvent (au demeurant le seul reconnaissable pour un étranger) était *Muhammad*. La mélodie était rythmique, non traînante, et donc totalement différente des tons longs, marmonnés, déformés, déversés qui composent la mélodie ordinaire de la prière.

Quand l'*aïd* fut annoncé, le ciel était clair, le matin froid, quelques nuages formaient des taches plus sombres. Le bruit des rares voitures pressées se mêlait aux pas précipités de ceux qui voulaient arriver tant soit peu à l'heure à la mosquée. Des soldats en uniforme, de faction devant les bâtiments importants de la rue principale, s'embrassaient sur la joue et sur l'épaule.

Très vite après les salves et le chant de joie, les premiers passants apparurent dans la rue, des hommes, seuls, ou à deux, les mains dans les poches, un foulard autour du cou ou de la tête, de retour de la mosquée.

Un bruit étrange rompait obstinément le silence solennel, festif : un talkie-walkie hurlait d'une moto de la police garée là. Le « central » était en ligne. S'ensuivit un monologue, bruyant mais incompréhensible, qui se propagea dans toute la rue. Le discours bruyant, inintelligible d'un commandant invisible mais opiniâtre. Qui émanait de l'appareil caché quelque part dans la moto qui était là mais sans présence humaine visible à proximité. Malgré la fête qui commençait les gardiens de l'ordre étaient présents. En ce matin de Bayram, les personnalités les plus éminentes de l'État devaient traverser la ville pour se rendre sur la tombe du Soldat inconnu.

Le jour précédent, de hauts amas de petits rameaux semblables à des branches de buis et portant des feuilles petites mais solides avaient fait leur apparition dans les rues. Comme les sapins avant Noël. Ce matin-là, ce jour-là, les gens iraient se recueillir sur les tombes de leurs défunts.

## **La nuit**

Bab Charki – la porte de l’Orient – la nuit.

Des ruelles, sombres, qui subsistent telles qu’elles étaient en des temps anciens.

Certaines portes reçoivent la lumière d’en haut, d’un réverbère, une lumière louche, si faible que celle d’une chandelle serait plus forte.

Les maisons sont décrépites, déformées, apparemment vides, les murs sont lépreux ; dans cette faible lumière elles paraissent encore plus pelées, courbées, et sur les façades inégales, cloquées, se forment des ombres, des taches noires. Mystérieuses. Pareilles aux coulisses d’une pièce de théâtre oriental.

Les rues sont étroites, désertes (propices aux fantômes), quelqu’un est sûrement là à errer, à rôder, à se cacher dans une longue *abaya* et sous le couvert de l’obscurité.

Il n’y a personne. Pourtant, derrière les portes fermées, (on dirait que) monte la fumée d’une pipe, (on dirait que) s’élève un fin rideau de fumée grisâtre. Le thé noir est prêt.

Les visages ne se voient pas, (on dirait que) certains conspirent contre d’autres. Peut-être qu’ils « ... parlent de ta tête ». Aucune femme en vue. Pourtant elles sont là, tout près, invisibles, serrées les unes contre les autres, tels des oiseaux noirs.

## **Des fruits en plastique**

Le vent souffle. Souvent et, il faut s'y attendre, en particulier le soir. Il emporte la poussière, les feuilles, parfois même une boîte de conserve vide... mais, plus que tout, les sacs plastique.

Qui sont les objets volants les plus fréquents dans le ciel de Syrie.

Comment se fait-il qu'il y ait autant de sacs plastique absolument partout, et en aussi grand nombre – des noirs, des blancs, des petits, des grands, des rêches, des doux, troués ou intacts, pareils à des voiles gonflées, à de vieilles loques défraîchies, blanchies par la poussière, et des sacs neufs qui ont conservé la fraîcheur de leur couleur ?

Aucun ne semble avoir trouvé sa place dans un panier, une poubelle, une décharge, aucun ne semble avoir terminé en paix sa brève existence.

Le vent les sort sans mal de leurs tombes poussiéreuses, ouvertes, il ne leur accorde ni repos ni disparition. Il les regroupe dans les coins, les arrache aux endroits cachés, les accroche aux palissades, aux branches d'arbres, aux nombreux câbles tendus entre les maisons ; de ses coups il les projette dans les cours, dans les rues, dans les surfaces cultivées le long de la route. Ainsi suspendus les sacs paraissent alors avoir poussé sur des troncs d'arbres flétris porteurs de fruits en plastique.

Plus que partout ailleurs dans le monde, les sacs balayés par le vent permanent qui souffle du désert sont la preuve terrifiante que ces fruits en plastique ne pourrissent pas, ne se dégradent pas, ne disparaissent pas. Jamais. Et que, où qu'ils soient terrés, le jour viendra où une nouvelle bourrasque les réveillera et leur fera survoler une ville propre, heureuse.



## **La ville, sale et propre**

Cette ville est sale. Il n'y a pas à dire. Sale d'une manière particulière. Des papiers, des sacs plastiques, des restes de nourriture traînent partout. Avec le vent qui souffle fréquemment, ces sacs et papiers s'envolent, virevoltent, opèrent des demi-tours, des loopings, puis se fichent dans les buissons gris vert et dans la cime des arbres. Ou encore disparaissent au-delà des toits dans leur quête d'un fil, d'un arbre, ou d'un buisson où s'attacher et prendre quelque repos.

À la pleine lune un jeune employé de la voirie fait du bon travail. Il pousse une petite voiture aménagée de façon à assurer un nettoyage efficace : elle dispose d'une grande boîte en carton, d'une autre plus petite, et d'un énorme tonneau noir qui recueillera les ordures ; tout est visiblement bien rangé, conçu avec idée et système, et se trouvent là aussi deux pelles en carton avec lesquelles ramasser les choses proprement, ce qui se verra aussitôt après, le balayeur les utilise pour répartir les détritrus et, selon leur nature et genre, les mettre dans le premier, le deuxième, ou le troisième récipient. Le jeune gars est consciencieux dans son travail, parfois même il fait montre d'une concentration peu commune. Il laisse derrière lui un long bout de trottoir propre. Dans le clair de lune.

Pendant un instant la nuit est calme, la lune est pleine – rien ne vole.

## **Construction**

Le chantier s'était ouvert au cours de l'été.

Un vaste espace, au centre de la ville, mais laissé à l'abandon. Une fosse, une décharge... Des décennies durant (combien ?) il avait servi de dépotoir. Autrefois, dit-on, se dressait là l'un des plus beaux bâtiments de la ville, l'ambassade d'un pays qui fut détruit pendant l'un de ces bouleversements historiques qui voient les amis devenir d'une seconde à l'autre des ennemis.

Les rats migrèrent dans les maisons alentour.

Quand les travaux débutèrent les voisins, d'abord, se réjouirent : on allait boucher le trou, faire place nette ; mais ils comprirent très vite que le prix à payer serait élevé. Le vacarme des marteaux-piqueurs, des pelleteuses, des camions ne cesserait pas avant des mois. Et il s'accompagnait d'une drôle de poussière rouge qui, irrésistible, s'infiltrait partout, s'insinuait dans le nez, dans les armoires, se déposait sur les meubles, se collait aux vitres, et, probablement aussi, arrivait dans la nourriture.

Les maisons, ici, s'enterrent souvent. Sous le niveau de la rue, on creuse parfois un sous-sol – l'espace abritera généralement un magasin, – parfois deux. Certaines maisons ont une cour qui descend à une grande profondeur. Du trottoir, et en regardant en bas, on aperçoit un vrai petit précipice et, tout au fond, du linge mis tranquillement à sécher ou un arbre qui pousse.

L'endroit fut nettoyé, les travaux de terrassement allaient pouvoir commencer. Les ordures emportées, puis vinrent les excavatrices et on débroya des tonnes de terre rouge foncé mêlée de pierres. On fit sauter des blocs de roche de petite taille qu'on emporta également. Le travail se fit avec application et assiduité. Peu nombreux, les ouvriers étaient à l'œuvre depuis tôt le matin, toute la journée et jusqu'au crépuscule. À distance, on

voyait des hommes agiter les bras tels des chefs d'orchestre et indiquer le sens du travail à faire. La synchronisation de l'arrivée et du départ des camions était d'une précision peu ordinaire. Tout allait vite et sans interruption. Derrière ces travaux, pensions-nous, il devait y avoir quelqu'un d'important. Et, souvent, on entendait s'interroger : « Au juste... qu'est-ce qui se construit ? » Personne ne savait. « Non, on n'en sait rien... ». C'était la réponse. Seule certitude, le bâtiment serait immense. Peut-être un centre d'affaires. Ou un McDonald's. Ou un grand magasin. On se perdait en conjectures.

Les travaux suivirent un cours régulier, s'étalèrent sur des mois. Mais tout devint incomparablement plus supportable pour le voisinage. Finis les marteaux-piqueurs et les pelleteuses. On installa des armatures métalliques sur lesquelles on coula du béton. On monta des colonnes coffrées de planches de bois, et de nouveau on coula du béton. On entendit frapper, limer, cliqueter, et aussi des voix pousser des cris inintelligibles lors de travaux plus délicats exécutés à plusieurs.

Puis au bout de quelques huit ou dix mois, alors que la construction s'apprêtait à recevoir son troisième plafond en béton, le vacarme reprit un beau matin. Identique à celui du début. De nouveau les marteaux-piqueurs. Le premier jour ce bruit couvrit toujours plus les conversations obligeant à sortir pour voir où en était le bâtiment.

Ce n'en était plus un.

Morceau après morceau les marteaux démolissaient les colonnes qui devaient supporter le plafond du troisième étage. Ils avaient abattu celles côté rue principale et, à la question « Pourquoi ? », la réponse « Trop proches de deux mètres de la rue » se tenait encore. Mais dès le jour suivant vint le tour des colonnes situées plus à l'intérieur ; cinq jours plus tard, et toutes avaient disparu, les ouvriers rassemblant les lourdes armatures métalliques qui, à l'image de tendons et d'os, saillaient soudain de la chair de béton. Le jour d'après, ce fut le percement puis la démolition des parois murales au niveau du deuxième étage puis, dans les deux jours, celle du plafond lui-

même. Elle fut difficile. Avec des perforatrices munies d'énormes marteaux, cinq ou six travaillaient de concert et en permanence, soulevant des nuages de poussière blanche de béton ; certains ouvriers avaient noué sur leurs visages des foulards arabes rouge et blanc (bédouins) ou noir et blanc (palestiniens), d'autres ne se protégeaient absolument pas de la poussière, mais tous avaient du cœur à l'ouvrage, ne s'accordant que de courtes pauses à l'heure du déjeuner. Le silence vira alors à l'étrange, un bruit « fantomatique » régnait toujours dans les têtes, et le silence suscitait comme une appréhension fébrile du retour du vacarme.

Personne ne sait ce qui fut construit. Ni ce qui fut détruit. Ni pourquoi construit, ni pourquoi détruit. Ni si le plan présentait une faille. Ni si les colonnes s'avançaient trop profondément vers la rue. Ni ce que ce grand immeuble aurait dû être. Ni qui était le propriétaire de cet emplacement.

Un an après le début de ces travaux au centre de la ville, tout avait repris son aspect d'avant. Un amas de pierres, d'ordures, les restes d'un bâtiment détruit. Sauf que les rats n'y avaient pas encore fait leur retour.

## **Le marché**

Le marché en plein centre de la ville. Il épouse une rue et serpente le long d'une rue où se succèdent nombre d'anciens lycées et écoles coraniques. Aujourd'hui vides. Dans le vieux Damas, on apprenait l'écriture arabe et le Coran – par cœur, obligatoirement. Agenouillés, les élèves avaient le saint Livre appuyé sur un pupitre spécial, en bois, le *mahmal*.

Quand on quitte des yeux les fruits, la viande, et les herbes du marché d'aujourd'hui, on aperçoit dans les murs des décorations de pierre, des mots calligraphiés et des ornements qui subsistent du temps où on étudiait ici. Les inscriptions sont de nos jours souvent cachées par de larges tissus tendus qui portent l'annonce de la tenue des élections, l'invitation à célébrer la fête des Mères, la journée de l'Armée, le très cher Maître, ou à chanter la gloire du plus grand chef du peuple.

## **Un jour lumineux**

La fin du mois de décembre, le soleil brûle au-dessus de la ville. Il fait très clair, aucun sfumato estival, aucun amas de brume ou d'humidité, de poussière ou de sable.

Une pluie violente s'est abattue cette nuit.

Ce matin, toutes les maisons de Kasun, la colline qui domine Damas, se découpent nettement, sans flou, tout petit point qui marque une fenêtre ou une ouverture se distingue, chaque pierre et chaque nuance sur le petit éventail de couleurs se perçoivent mieux que de coutume.

Le ciel est haut.

Ce jour est celui où, dans leur lutte acharnée qui habituellement se prolonge d'un bout à l'autre de la nuit, la Méditerranée vainc le désert.

Dans l'air se répand lentement un bruit sourd, profond, visqueux. C'est la prière d'une voix. « Alaaaaah, Alaaaaaaah ». Rien de plus. Rien de moins non plus. Nul autre mot que ce son long, long et profond.

C'est la seule chose obscure en ce midi à Damas.

## **Les portraits du Président**

Un grand.

Un petit, en noir et blanc.

Un grand, en couleurs.

Un grand fluorescent.

Un plus petit, sur toile, mais la toile insuffisamment tendue distord le visage.

Toute une série, tous identiques, sur toile eux aussi ; la photographie manque de précision.

Un gigantesque, déchiré sur le côté – le vent.

Une série de plus petits, tous pareils.

Une chaîne de portraits identiques, sur toile, tous les mêmes, obtenus par tampon, par impression ; quoique peu net, le visage est aisément reconnaissable.

Une multitude de fanions triangulaires, portant la même photo-motif, qui se répète des dizaines, de centaines de fois, qui s'élève dans les airs, flotte, sautille, s'étend d'un côté à l'autre d'une rue, d'un poteau à l'autre, d'un côté d'une palissade à l'autre, d'un étage à l'autre d'une caserne.

Les portraits sont parfois « artistiques », parfois l'œuvre d'une main malhabile, « naïfs » avec une erreur de perspective, mais il y en a d'autres, professionnels, de grande qualité, au grain fin. Il y a parfois des « nappes », gigantesques de dimension, accrochées aux murs des immeubles d'habitation, qui couvrent une hauteur de 4, 5, ou 6 étages.

Dans certains cas ils peuvent être fluorescents, composés de lampes électriques, encadrés d'ampoules, ou éclairés de loupes vertes, rouges, blanches qui dessinent un cœur ou des fleurs, voire de simples figures géométriques. Ces mêmes petites

lampes de couleur servent aussi à éclairer les fontaines, les mosquées, ou à cercler le tronc des palmiers.

Il y a encore les sculptures du Président.

Couleurs or, argent, bronze.

La tête uniquement, ou le torse. Sur un socle, dans une niche protectrice.

Et celles en pied, de taille ordinaire, souvent agrandie, en position debout ou assise.

Des portraits, il y en a partout. En ville, à l'extérieur de la ville, le long des routes, dehors, dans les vitrines des magasins, sur les parebrises, sur les vitres avant et arrière des voitures, des autobus, des véhicules privés, officiels, et militaires. Sur les murs des administrations, des écoles, dans l'entrée de tous les bâtiments possibles, et pas toujours de l'État, dans les casernes, dans les habitations privées.

Les portraits décorent aussi les arcs de triomphe en pierres à l'entrée de la ville et quasiment tout lieu indiqué sur la carte. Sans qu'il faille que l'endroit soit grand pour que l'arc, le soit.

De la même façon ces portraits peuvent se trouver sur les versants et pentes des collines. Ils sont alors dessinés avec de petits cailloux blancs qui servent de support.

Le visage sur les portraits est celui du premier et plus important homme du pays. On y voit parfois aussi ceux de ses deux fils. Magnifiques et graves, l'un et l'autre. Sur tous les portraits, le premier est un jeune homme d'une grande beauté. Mais il n'est plus de ce monde.

Le second se prépare, un jour, à remplacer son père.

Ce qu'il a fait.



**LES HOMMES, LES FEMMES**

## **Deux images**

Quand je dis Arabe, j'ai une image devant les yeux : un homme avec une cigarette, le regard et le visage sombres, qui fixe on ne sait quoi en silence. Vêtu d'un ample pantalon, genoux écartés, il est accroupi près d'un mur dans une étroite bande de fraîcheur.

L'Arabe qu'en réalité je vois le plus souvent est tout à l'inverse : rapidité de chien de chasse, promptitude à bondir et à se jeter ; dans son incapacité d'attendre, il détonne totalement avec l'attitude (et la devise) arabe la plus répandue « *chveï, chveï* » qui peut se traduire par « tout doux, prends ton temps ».

### **Le petit monsieur aux cheveux dressés**

De petite taille, il porte toujours une veste trop large et ses cheveux, défiant toutes les lois de la physique, lui remontent sur le crâne telle une turbulente masse de petits fils sinueux et électrisés. Il paraît emprunté mais aussi, comme tous les gens empruntés, sympathique. Quelques mots échangés et le voilà déjà à dire que tous les hommes sont frères, à citer un poète du haut Moyen Âge qui parlait de cette fraternité, à affirmer que l'Occident est trop peuplé et que l'Afrique trop peu, que la culture sauvera la conscience mais, ajoute-t-il, il est de nature optimiste...

Il a le débit rapide, ne reprend pas sa respiration, au passage mentionne ses études de droit et d'archéologie à la Sorbonne, le nombre de travaux scientifiques et de livres qu'il a publiés.

Ce petit monsieur aux cheveux dressés est le directeur du Musée national de Damas, un établissement qui possède l'une des collections archéologiques majeures de cette partie du monde. Dès la première rencontre, il se mue en symbole de modestie agréable et de calme dévouement.

## Une nuée

Une classe passe dans la rue. Dans un grand vacarme et en ordre/désordre agité. Derrière la vitre l'observateur caché ne voit que des profils, puis des nuques qui disparaissent en descendant la rue. Tous les élèves portent la même petite veste marron clair ornée d'épaulettes qui rappellent très fort les insignes des simples soldats. (Pour les plus âgés, l'uniforme va devenir plus « militaire », vert olive, les épaulettes gagner en solennité, être davantage cousues de fils d'or, et, pour les grands de l'école élémentaire, porter une ressemblance ridicule aux épaulettes à franges des généraux de quelque empire aujourd'hui disparu.

Au-dessus de chaque petite veste-uniforme couleur chocolat blanc oscille une petite tête. Elles sont toutes différentes et remuent en tous sens. Les cheveux sont noirs et luisants, noués en grosses nattes sombres ou relevés par des pinces en plastique de couleurs, tenus par une barrette ou un ruban élastique pour les filles, pour les garçons coupés court. Il se trouve aussi des petites têtes châtain, et quelques blondes. Et même une fille aux cheveux roux, et une autre, blanc albinos, d'un joyeux garçon qui se contrefiche d'être aussi différent.

Le groupe arrive soudainement, accompagné ou, plutôt, annoncé par un brouhaha de voix aiguës, criardes, roucoulantes. L'image est accompagnée par ce bruit fort et distrayant. Une nuée de bavards moucherons scolaires. Tandis qu'elle s'éloigne, s'écoule, s'estompe, et rétrécit tel un nuage, s'en échappent des cris aigus, des éclats de rire, des gargouillements qui ressemblent à des touffes et à des lambeaux de cette nuée-conversations.

## **Exercices sérieux**

Les garçons travaillent. Ils aident au magasin, sur le marché, ils tirent des charrettes, ouvrent les portes, se chargent de lourdes caisses ou se mettent simplement à côté de la marchandise. Ils travaillent avec leur famille, leur père, notamment les jours de forte chaleur, quand il n'y a pas d'école, quand ceux de leur famille et leur père se montrent subitement enclins à plus de paresse que d'habitude. Parfois, quand les aînés s'éclipsent, ils restent dans le magasin et les remplacent. Et la précocité avec laquelle les enfants, pratiquement sans exception, jouent les adultes devient alors plus criante encore.

Premier garçon :

Pas encore sept ans. Il se tient à côté d'un énorme mont de sandales en cuir. Celles-ci sont suspendues aux cordes d'un étal spécial appuyé contre le mur, attachées deux par deux pour que l'on puisse aisément voir chaque paire et faire son choix. Détacher celles désirées du noyau des autres sandales est tout un art : il faut connaître la position de la corde afin, d'un seul geste, de la dénouer en tirant de l'autre côté. Le vendeur d'à peine sept ans affiche une habileté époustouflante. Il s'entend avec le client sans prononcer un mot. Il se montre sérieux, appliqué, et même prudent. Le regard grave, l'esprit concentré, il remue prestement les doigts et indique deux et demi. Deux pouces et la moitié d'un. C'est le prix. Avec la même rapidité, le même empressement, il plie les trois billets très usagés qu'il vient de recevoir.

Deuxième garçon :

Peut-être dix ans. Il ouvre le portail métallique à demi fermé qui interdit le passage aux voitures « ordinaires ». Certaines voitures peuvent l'emprunter, d'autres non. Parfois les unes, parfois les autres. C'est selon. Le système n'est pas réglementé. Sur le côté, un agent de la circulation. Un coup d'œil dis-

cret à la plaque d'immatriculation et, du regard, il s'entend, s'accorde avec le chauffeur : il fait de petits gestes guère visibles et comprend ceux guère plus perceptibles adressés en retour. Des signes qui échappent totalement à un œil non exercé. Le garçon parle cette mystérieuse langue et sait quand ouvrir le portail et quand ne pas le faire. Et à qui. Il ouvre le portail et, ainsi, devient une (petite) autorité. D'où son grand sérieux ; les paupières lourdes, il ploie un peu sous le poids de la tâche et de la responsabilité.

Il ne doit pas rêver du jour où il enfilera Sa Majesté l'Uniforme d'agent de la circulation. Il est déjà soldat, et l'exercice est très sérieux.

Troisième garçon :

Petit et rondouillard, yeux rieurs. Il a la bouche un peu sale, comme s'il venait de manger quelque chose. Dans le magasin d'électricité de son père il se débrouille habilement avec le courant et les appareils électriques. À l'aide de pinces coupantes, il sectionne la protection plastique des fils, libère la partie métallique, l'enroule dans une bande isolante qu'il a au préalable coupée d'un coup de dents ; le geste vif, il visse la lampe dans la douille d'essai. Tout a été testé, la lampe – preuve à l'appui – marche et est ensuite vendue. Occupé à servir un autre client, son père observe à la dérobée ce que fait l'enfant.

Un autre garçon encore :

Il pousse une charrette de fer au marché. Pour quelques petites pièces il transporte des légumes, des pastèques jusqu'à la maison ou la voiture de l'acheteur. Il se faufile entre les jambes des passants, tout sourire, serein. Quand il n'a rien à transporter, la charrette lui sert de trottinette et, dans un grand vacarme, dévale, dégringole le pavé de la rue.

Sur son passage les voix des vendeurs adultes, dirait-on, s'emportent et le grondent. Mais il n'en est rien. C'est là pour le garçon l'assurance bruyante qu'on le regarde, qu'on lui prête attention, qu'on l'aide tandis qu'il s'exerce au rôle d'homme adulte.

## **Un ami de retour à la maison**

Je ne me rappelle plus qui m'a présenté Razi. Peut-être nous sommes-nous rencontrés comme ça, au restaurant universitaire. Les étudiants yougoslaves à Paris lui vouaient une affection singulière. Il était gentil, souriant. Et avait toujours du temps pour tout. Il étudiait sans hâte, marchait sans hâte (ce n'est que bien plus tard que je devais remarquer qu'il boitillait). Il ne se fixait pas de grandes tâches mais accomplissait les petites. Surtout celles qui touchaient aux amis.

Nous habitons l'un près de l'autre, à la Cité universitaire de Paris, mais jamais je n'ai été invitée dans sa chambre ; lui, souvent dans la mienne.

Là-bas, dans la capitale française, je me déplaçais bien plus que Razi. J'allais à de nombreux endroits : cours, expositions, concerts, à l'Opéra, chez des amis français... Il poursuivait ses études, les prolongeait, et vivait tranquillement, sans se faire remarquer. Si je me préparais à revenir chez moi dès que possible, sitôt mon travail fait et mes batteries rechargées à bloc, Razi ne montrait aucune impatience à rentrer au pays. Jamais il ne me l'a dit ouvertement, mais je le savais.

Encore un vague souvenir de cette époque :

Mon ami faisait des études en rapport avec l'eau. (« Mon pays manque d'eau, il a besoin de techniciens. »)

Hier, quinze ans plus tard, nous nous sommes retrouvés à Damas. Damas – la ville qui l'a vu naître, mon chez moi en quelque sorte provisoire.

Après tant d'années passées en France, pour la première fois Razi avait songé à rentrer. À la maison. Sa jeune femme, une Française, l'avait soutenu dans ce projet. Au terme de ses

études, il avait obtenu un emploi, puis était devenu l'un des quatre millions de *chômeurs*<sup>1</sup> français. La France aux Français.

Mais comment revenir au Moyen Orient quand on ne lui appartient plus ? Oiseau tombé du nid, désormais Parisien, il sent trop *Les Halles*, *Le Marais*, le métro tout là-bas dans le faubourg éloigné où il habite.

Au carrefour de quelques souvenirs – après le dîner – à Damas, sa ville natale et provisoirement la mienne, Razi s'est mis à fredonner, en serbe, « ... kreće se lađa francuska »<sup>2</sup> ; et il m'a rappelé qu'il y a bien longtemps, je lui avais envoyé cette cassette, sans boîtier, dans une lettre ordinaire.

---

<sup>1</sup> En français dans le texte original. (Sauf mention contraire, toutes les notes sont du traducteur.)

<sup>2</sup> Chanson qui décrit l'éloignement d'un navire français qui emporte vers Marseille les blessés serbes au cours de la Première Guerre mondiale.



## **Un Palestinien**

Djouma est décédé subitement hier. Son nom de famille ? Non, je ne le connais pas.

J'entrai dans la cuisine quand Zoran a dit : « Djouma est décédé. »

Il était grand et, ici, les hommes de grande taille sont rares. Il était palestinien. Il s'occupait du café, était coursier, faisait un peu de nettoyage à l'ambassade. Et aidait un peu aussi au travail consulaire, du moins pendant ces années où le pays qui l'employait était devenu un « vestige » à la notoriété écornée et que les voyageurs et l'argent se faisaient toujours plus rares. Pour certaines de ces activités Djouma avait pris la suite de son père qui avait travaillé ici même des dizaines d'années. Et de son père il avait appris quelques mots de serbe (de yougoslave, comme il disait).

Peut-être n'en était-il rien mais le café semblait toutefois sa tâche primordiale. Il entrait chez l'ambassadeur, revoyait les hôtes qu'il avait accueillis à la porte, souvent les ambassadeurs d'autres pays. Il apportait le café qu'il avait préparé avec soin, de ses grandes mains prenait la tasse en la tenant par le haut, montrait une attention toute particulière à l'instant de la poser sur la table, sans jamais perdre de vue ce qui pouvait arriver à tout moment et qui, de fait, survenait parfois.

Il souffrait d'épilepsie depuis tout petit, un handicap impitoyable dont il rougissait face à lui-même, face aux femmes, à sa famille, et, surtout, quand une crise survenait au travail.

Les enfants handicapés, ici, se dissimulent avec la plus grande rigueur.

Comme le veut la coutume, Djouma apportait un verre d'eau avec le café. Un verre d'eau pour qui, à table, était le plus important, le plus âgé, le plus particulier, ou tout simplement

l'invité. Il posait le verre en soulignant le geste, donnait à entendre toute la signification de l'eau dans un pays sans eau, et, ce faisant, prononçait quelques mots à voix basse.

Au final, je ne l'ai pas rencontré un grand nombre de fois car je n'avais pas l'habitude d'aller dans les bureaux où il travaillait, mais quand je le voyais la même scène se répétait. Mêmes gestes, mêmes questions, mêmes tâches. Le matin je l'entendais arroser le jardin et nettoyer le passage bétonné. Je l'apercevais parfois dans la cuisine, toujours en costume, pareil à lui-même, digne. Je pense qu'il devait se sentir tel un général non reconnu, il était important, se sentait important et l'était vraiment car son parcours de vie avait été ascendant ; seule la conscience de l'existence qui aurait pu être la sienne si le destin l'avait voué à demeurer un réfugié palestinien comme des milliers et des centaines de milliers d'autres devait nourrir en permanence le sentiment d'avoir réussi dans la vie.

L'une des dernières fois où je l'ai vu, il était au portail et attendait un visiteur qu'il était chargé d'accueillir. Je l'ai salué du trottoir d'en face. Il m'a demandé, comme toujours, « Comment tu vas, madame ? » Je lui ai répondu : « Merci. Et toi, Djouma ? » Et il m'a dit : « Bien, bien » avec l'accent spécial de qui ne connaît que quelques mots de serbe mais qui est absolument sûr des expressions qu'il a tant de fois répétées.

Nous sommes l'après-midi, le soir approche. Djouma repose déjà sous l'aride terre arabe. Ici on procède vite aux *djenaze*, aux funérailles. On enterre les défunts sans délai, aussitôt que possible, bien sûr à cause de la chaleur. Seuls les hommes sont présents, puis ils « filent » car, selon la croyance, le dernier à rester près de la tombe sera le prochain appelé.

Apprenant la nouvelle ce matin, Rose, la cuisinière, a déclaré : « Cette vie ne vaut rien ».

Et Souheil, le balayeur, a dit : « Ce monde ne vaut rien ».

## **Le conteur**

Une petite pièce rectangulaire et des tables. Un tintement de petits verres dans lesquels on boit du thé sucré. Les tables sont petites, sans nappe. Quand l'assistance est nombreuse on peut en rajouter, à vrai dire, des pieds étroits où ne trouve place qu'un petit verre de thé brûlant.

Sur une table plus grande placée contre le mur long de la pièce, une chaise. Sur cette chaise un homme grand de taille. Âgé, corpulent. Sans même qu'il ait ouvert la bouche, il paraît doté d'une voix qui porte. Dans sa main aux doigts boudinés un petit livre relié de peau marron. Les feuilles se détachent, la couverture est usée à force d'être tournée dans cette grosse main.

Assis en hauteur, l'homme est installé au milieu du public qui occupe toutes les tables plus basses. Un public composé d'hommes – jeunes, moins jeunes, et vieux. Une chibouk à la bouche, certains fument le narguilé. Le conteur lit ce qui est écrit dans le petit livre ; d'une voix claire, sèche, coupante, il accentue, hurle presque certaines syllabes.

À l'une des petites tables au centre de la pièce, face au conteur, un homme jeune, massif, arrogant, menaçant ; par moments et avec violence, il claque sa main sur la table, ce qui manque de la renverser et fait tinter et sauter tous les verres.

Est-ce pour accentuer l'instant dramatique de l'histoire ? Ou admonester ceux qui ne prêtent pas une oreille assez attentive ? Les autres ne laissent paraître ni peur ni désagrément, mais un léger malaise se propage dans l'air.

À une table, aux pieds du conteur, un très vieil homme. D'une maigreur extrême, les joues franchement creuses, il est d'un calme total, très concentré sur la fumée qu'il aspire puissamment du serpent de caoutchouc du narguilé. Il tire de longues bouffées, à intervalles réguliers. Et quand il libère l'em-

bout de bois qu'il tient dans sa bouche se révèle un trou noir sans dents.

Sur un coin de la table, le vieillard a posé, caché un grand chiffon blanc. Périodiquement il le prend, l'approche de sa bouche noire édentée, et, sans bruit, y dépose un épais grumeau. Il ne semble nullement entendre le terrible fracas que la table a rendu suite au coup que le jeune homme furieux lui a brusquement porté.

Un peu plus tard, mais au beau milieu de l'histoire que le conteur lit dans son petit livre effrangé en tournant les pages de droite à gauche, quand *Allahu akbar* retentit de la mosquée voisine, le jeune homme se lève brusquement, jette un bref regard aux quelques clients encore là, principalement des jeunes ; sans un mot ni signe, il les fait quitter leurs chaises d'un rapide, d'un invisible *À la prière !*

Après leur bruyant départ restent le conteur (qui est toujours à lire), un petit nombre de serveurs, et le vieillard profondément concentré sur la fumée et avec son petit mouchoir maculé déjà de ses crachats.

## **Profession : musicien**

Le petit bonhomme avait très clairement entendu le chameau prononcer son prénom. Aucun doute, il l'avait bel et bien entendu dire « Solkhi ». D'une voix lente, traînante, dans un mâchonnement bruyant, en balançant sa mâchoire inférieure de gauche à droite et en découvrant ses grandes dents baveuses. Dans son émoi, le garçon avait couru annoncer à sa mère cette magnifique révélation. Des deux chamelles qu'il connaissait, c'était celle au poil blond qui avait dit « Solkhi ». « La blonde » avait-il expliqué. Vu la gifle inopinée qu'il avait reçue, sa mère ne l'avait pas cru.

Quand le même enfant eut neuf ans, ses parents l'envoyèrent avec deux valises par le train à Alexandrie, à l'internat.

Il fit le voyage seul. Au Caire, des porteurs déroberent les valises du petit voyageur. Plutôt que prendre la correspondance prévue, il resta dormir sur un banc de la gare. Sans valises ni train, sur le chemin d'Alexandrie.

J'ignore de quelle façon et à quel moment il est arrivé à Londres. L'histoire dit que son père l'y avait envoyé faire des études d'agronomie. Le petit garçon de jadis devenu homme s'était alors rebellé. Il ne voulait plus cacher son amour de la musique. Ni celui qu'il éprouvait pour une Anglaise. Il abandonna l'agriculture et poursuivit l'étude du violon et de la direction d'orchestre à la Royal Academy of Music. Et, aussi, épousa cette Anglaise. C'en fut alors terminé de l'administration du gigantesque et fertile latifundium des environs de Bagdad dont il devait hériter.

Aujourd'hui, quarante ans plus tard, il a fondé à Damas l'institut arabe de musique (une école de musique avec petite et moyenne sections), l'institut de musique et de théâtre (un conservatoire avec, pour spécialités, la musique, le ballet, et le théâtre), et les travaux de construction d'un opéra sont en voie

d'achèvement. Il a créé l'orchestre national de Syrie où il dirige, compose, enseigne, menant habilement sa barque musicale. Outre la quantité astronomique de partitions enregistrées dans sa mémoire, une place s'est encore trouvée pour les centaines de milliers de poèmes qu'il a lus au cours de son existence et qu'à diverses occasions, comme s'il les sortait de sa manche, il déclamera à un interlocuteur médusé.

La journée se termine sur un grand verre de whisky. Tout ce qu'il fait commence précisément à la minute dite. Tous les concerts qu'il organise et où il se produit font salle comble, et tous les retardataires, ministres compris, restent à la porte.

En 1998, le premier jour du ramadan, il a invité sa famille à Bagdad. Plutôt que la voix mâchonnant du chameau de son enfance qui l'avait appelé par son prénom, on ne pouvait entendre venant des haut-parleurs que des hurlements de sirènes, de bombes, d'obus, et des explosions.

## **Le Grec**

Le voisin grec s'est présenté à la porte avec un cadeau.  
Un gros cierge blanc. Allumé.

Il n'a pas voulu entrer. *Hristos Anesti*, a-t-il dit.

C'était le dimanche de Pâques 1999.

## **Les cheveux**

Dans sa longue robe-manteau et la tête ceinte d'un foulard, la femme arabe paraît avoir une ombre. Ou être sa propre ombre. Une ombre tout particulièrement visible pour cette autre femme qui arrive en sens inverse, surtout si elle-même n'a pas les cheveux noués et n'est pas enveloppée de noir. La première, la femme-ombre, jette de petits regards incrédules, sombres, à la femme qui n'est pas drapée et a les cheveux libres. Elle l'observe un court instant, durement, par en-dessous. Elle la fustige. Ses yeux noirs, huileux, glissent le long des cheveux découverts qui volent au vent et s'emmêlent.

Les cheveux – la liberté. La possibilité de choix. La présence de la volonté.



## Conférence

La réponse à l'invitation qui vient d'arriver indique que le conférencier enseigne à l'université d'Homs (une petite ville du nord du pays). Deux choses attirent l'attention. La première, que le conférencier est une femme, qui porte le titre de docteur. La seconde, que son thème sera « Les femmes écrivains dans le monde arabe ». Inhabituel. Insolite.

Et cela le devient plus encore quand la conférencière se révèle être une jeune, une très jeune et jolie femme de guère plus de 28 ou 30 ans, énergique, combattive, cultivée.

Et, surtout, incroyablement ouverte.

Elle s'appelle Kornelia. Elle expose son sujet, ses idées de manière intéressante, lance ses remarques à grands traits au public (exclusivement féminin) avec des accents qui portent et des pauses qui portent davantage encore ; elle confectionne un gâteau réussi où s'amalgament charme personnel et coquetterie, une manière intéressante mais très féminine, et le thème qui intrigue du seul fait de son existence. Plus la conférence progresse, plus la liste des femmes écrivains dans le monde arabe s'allonge jusqu'à ce que monte chez les auditrices un sentiment de gêne que fait naître la non-connaissance de cette littérature.

Le fait est donc établi : dans le monde arabe, les femmes écrivent. Le thème dominant, l'intérêt, l'inspiration de femmes écrivains arabes – en règle presque générale -, c'est la femme arabe.

Le Dr Kornelia impressionne lors de cette conférence.

L'une des choses qui, sous ces climats, se remarquent le plus rarement chez une femme, c'est la vitalité ou la révolte de l'esprit. Le foulard qui cache les cheveux ou les épais bas qui dissimulent la peau ne sont pas en cause. Ni l'esprit de soumission, l'humilité et la docilité qui se doublent du sentiment de dépendance, entre autres, matérielle, de la femme par rapport à

l'homme, unique protecteur. Les femmes médecins, les femmes écrivains, les secrétaires, directrices, professeures, ministres, pianistes, se rencontrent ici à chaque pas, et toutes se montrent brillantes dans leur travail ou leur carrière.

Ce qui est en cause, c'est l'affaiblissement général ou beaucoup plus visible, frappant, de l'aspiration à l'indépendance.

Et c'est ce qui donne à la détermination de Kornelia cet air aussi triomphant.

## **Des femmes à l'aéroport international**

L'aéroport est vaste et a des airs de gare routière de province. Les places où s'asseoir sont plus nombreuses que les voyageurs. Et aussi, souvent le personnel. S'il se trouve beaucoup de monde quelque part, c'est alors dans les halls où on accompagne les partants et où on attend les arrivants.

Les femmes se tiennent en groupes serrés. L'un de ces groupes se compose de la mère et de beaucoup d'enfants, des filles. Elles restent d'abord debout, puis s'asseyent. Certaines sont plus petites, d'autres plus grandes, certaines portent des lunettes, d'autres non, mais toutes sont vêtues pareillement, de ce long manteau sombre qui touche presque le sol et de ce foulard blanc qui leur descend bas sur le front, jusqu'aux sourcils, afin qu'on ne leur voie pas un seul cheveu. Comme dans un dessin animé, elles bougent la tête dans un même mouvement et regardent dans la même direction. Puis, de nouveau toutes ensemble, elles se tournent vers une autre image qui capte leur attention. On les croirait face à un chef d'orchestre invisible. La présence d'une très jeune étrangère les stupéfait. Il y a moins de dégoût dans leur regard que de surprise. Elles n'en croient pas leurs yeux. C'est là le regard que certaines personnes, surtout jeunes, portent sur un monde féminin autre, différent du leur. Un regard que l'on peut dire enfantin, innocent.

Innocent... vraiment ? À un certain niveau, en surface, certainement. Mais d'autres niveaux sont là, sous-jacents : la méchanceté, l'envie, voire la haine. Qui se confortent avec le temps jusqu'à atteindre l'inclémence et la venimosité du regard des femmes âgées.

Cette jeune fille, une étrangère, porte les cheveux mi-longs, un jean, un tee-shirt sous une chemise, comme tous les adolescents (filles et garçons). Rien de bizarre. C'est comme ça, « partout dans le monde », dit-on généralement. Mais dans ce

monde musulman étendu, immense (lecteur, consulte donc une carte !) prévalent d'autres règles.

\* \* \*

Passé la douane, là où commencent à se sentir les effluves du monde occidental, un groupe d'Allemands. Le vol pour Munich va être annoncé d'un instant à l'autre. Les voyageurs sont de bonne humeur. Surtout une femme d'un certain âge. Qui se remarque parce qu'elle est sans cesse à sautiller, à danser sur la musique orientale, nasillarde, richement ornementée qui accompagne l'arrivée et le départ des voyageurs à l'aéroport international.

Êtes-vous content d'avoir séjourné ici ou d'en partir ?

Êtes-vous content de votre séjour ici ou de votre retour chez vous, en Allemagne, en Europe ? Êtes-vous content d'avoir découvert le Moyen Orient ou de ne l'avoir vu qu'un peu, brièvement, juste ce qu'il faut ? De l'avoir humé, observé à distance et en toute sécurité ? De vous être enivré de musique trop bruyante, gavé de gâteaux trop sucrés, étonné à la vue de coins irréels que vous pensiez n'exister encore que pour servir de décors de cinéma ? Et vous partez maintenant. Satisfait ? Est-ce là ce que vous souhaitiez ?

La question n'a pas été posée et l'a remplacée le léger sourire d'accointance que les Européens s'échangent au passage.

\* \* \*

Dans la file, à la porte même de l'avion, une Européenne de l'Ouest, lessivée, blanche, décadente, habillée sans soin, à la diable, mais de vêtements de prix. À côté d'elle, plus petite d'une tête, une silhouette ronde, mobile, cachée dans un tchador noir qui pend jusqu'à terre, une forme dont on ne peut rien

affirmer : ni le sexe, ni l'âge, et encore moins quelque trait distinctif.

Une tache de Rorschach, un pâté d'encre. Un sac humain sous lequel se cache Quelqu'un. Qui cela, une Femme ? Ce pourrait être aussi bien un Homme. Que pense ce Quelqu'un ? Que ressent-il ? A-t-il peur de prendre l'avion ? Sous ce voile noir doit battre un cœur mais, jusqu'à lui, aucune fenêtre, aucune porte.

**DEMANDE - MOI CE QUE JE FAIS**

## **Le bain turc**

Le hamman est un établissement de bains que, de coutume, on dit turc. En réalité, c'est un héritage des Romains. Les Arabes adorent les bains publics, les endroits où il y a de l'eau. Mais ils les aiment aussi parce que ce sont des lieux de rencontre où on échange et où on négocie. Les archives disent que dès 1100, il y avait 85 hammans à Damas.

De nos jours il s'en trouve en tout lieu dans la vieille ville. On y vient à heure fixée, la séparation est stricte : un certain jour à une certaine heure, les femmes ; un autre jour à une autre heure, les hommes.

Quand un groupe de femmes est entré, on ferme la porte à clef. Au bout d'une heure et demie, deux heures, vient le tour u groupe suivant, et on entend cogner. Celles qui ont terminé leur toilette croisent en sortant celles qui tambourinaient d'impatience.

Le hamman que je fréquente est petit. Deux fortes femmes y travaillent. En disant « fortes », je veux dire deux femmes terriblement grosses, avec un énorme derrière ! Quand j'entre, la lourde porte se referme dans un fracas et les deux grosses femmes commencent à se dévêtir elles aussi : elles quittent d'abord leur foulard, puis la longue robe sous laquelle elles cachent leur forte corpulence. Et elles restent simplement en sous-vêtements humides qui leur moulent le corps. Leurs cheveux se voient alors, longs, colorés au henné, enduits d'huile, et lâchement nattés.

Au centre du vestibule qui sert de vestiaire collectif, un *chadirvan*, une fontaine. Plus haut, à côté de l'eau qui le remplit d'un fin et parcimonieux filet, les divans. On y laisse les robes, on y dépose les vêtements et on s'enroule le corps dans des serviettes.

Le bain se déroule en plusieurs phases. La première, c'est le déshabillage. On enlève vêtements, chaussures, bijoux. Qui en a dépose or et autres objets de valeur dans une boîte métallique qui sera ensuite fermée à clef, la clef étant portée au poignet. On s'entoure d'une fine serviette sur laquelle on s'assoira et on se couchera. Elle se trempera et servira à ramener l'eau – claire et savonneuse. Deux heures plus tard, la pauvre traînera morte, inutile, sur les dalles sales du sol.

La deuxième phase est un long, long moment de position assise dans un nuage de vapeur. La vapeur siffle, emplit la pièce d'humidité et de bruit, puis disparaît dans des coupoles agrémentées d'ouvertures rondes, de hublots garnis de petits miroirs bombés et bariolés. On reste alors longtemps assis dans la plus petite pièce du hamman, sur un petit banc de bois et dans un lourd nuage de vapeur saturée du parfum propre-sale du savon à l'huile d'olive.

Une bonne demi-heure plus tard, assise à même le sol sur la pierre trempée et chaude, dans un bas-fond d'eau condensée par la vapeur et recueillie qui sait d'où encore, l'une des grosses femmes se met à gratter la peau morte du corps de la baigneuse. Commence la troisième phase, le nettoyage : la femme en charge de ce délicat travail frotte avec un chiffon rêche, vraiment très rêche, la peau trempée, gonflée, et ramollie de la baigneuse. Sous ce chiffon se font alors jour les lambeaux noirs d'une saleté jusqu'alors invisible et profondément incrustée dans les pores.

Dans cette peau maintenant propre, l'autre femme fait pénétrer la mousse du savon d'Alep (*sabun halabî*) qui est à base d'huile d'olive. Cette phase est ponctuée de rires : la femme-masseuse laisse entendre un léger et gentil rire quand, pour la énième fois, se révèle à elle cette petite intimité désagréable avec la baigneuse, cette dernière lui répondant du rire de l'enfant surpris à s'être mis à table sans s'être lavé les mains. Les rires se mêlent, tour à tour plus audibles, mais ils restent assourdis et faibles, et tout à fait exempts de méchanceté.



La toilette finale se fait au-dessus de la baignoire-cuvette de pierre installée dans un coin de la pièce. D'une petite écuelle cabossée en fer blanc l'eau se déverse sur le corps savonneux.

Vient alors le massage : le même savon composé de graisse d'olive et d'un mélange d'herbes, pénètre dans le corps de la baigneuse sous les fins doigts de la masseuse.

Et le bain au hamman est maintenant terminé.

Dans le « salon » commun, la *barhana*, près de la fontaine où, après le bain dans les brûlantes évaporations aqueuses, il paraît même faire un peu frisquet malgré les 30 et même 40 degrés de température à l'extérieur, sur ces mêmes divans qui, au début du cérémonial, ont servi de cabines de déshabillage ou d'endroits où déposer les vêtements, on prend un thé très fort et très sucré. Il compense le liquide perdu. Comme si chaque gouttelette de liquide était précieuse.

On vient au hamman en groupes de personnes qui se connaissent. Les femmes (ou les hommes) d'une même famille, les parents. Ou les amies. Le bain s'achève alors, non sur un verre de thé, mais sur un repas. Dans le salon encore chaud et rempli d'humidité, on s'installe sur les divans jusqu'à ce qu'arrive d'un endroit proche la nourriture présentée sur de larges plateaux en aluminium : *chich taouk, kebab, tajine, mouharamma...* Le pain arabe sans levain se rompt à la main, et de chaque morceau on forme un petit cornet avec lequel prendre la nourriture.

L'huile d'olive dégouline le long des avant-bras fraîchement lavés.

## Le khach

Ce mot se prononce sèchement – hach. C'est un mets arménien, une sorte de *pihtije*<sup>3</sup> liquide. Une soupe. Il se mange à la cuillère, se cuisine dans un chaudron de grande dimension. Il y a des « pieds de bœuf », dit la maîtresse de maison, qui mijotent longtemps, puis à table, dans l'assiette, on rajoute dans cette masse grasseuse, et dans l'ordre, du sel (des cuillerées car le *khach* se cuisine sans sel – pourquoi ?), de l'ail sous forme liquide (pas la moindre gousse d'ail, que de la sauce), et d'incroyables quantités de pain fin (qui là-bas, en Arménie, se nomme *lavash*). Tout cela s'amalgame, forme une sorte de boue liquide, forte de goût, et se mange.

Le *khach* se prend très tôt le matin, les jours de froid. Chez les Arméniens émigrés qui, en nombre, dépassent les habitants de l'Arménie elle-même, il se prépare et se mange rarement, mais de manière rituelle et en lui faisant honneur. Et cela partout dans le monde où ils sont installés.

Ce matin, autour de la table, les Arméniens sont en majorité et on compte aussi un ou deux invités étrangers. On ne saurait inviter tout le monde à partager ce mets dont le véritable nom est en vérité *nostalgie*. Le *khach* se sert avec du chou vinaigré, des radis, et – impossible d'y déroger – de la vodka. Boire de la vodka de si bon matin semble sur le coup une folie mais, dès la première bouchée, il est clair qu'« il le faut », que « l'un ne va pas sans l'autre », et que tous autour de la table, Arméniens et non-Arméniens, abstraction faite du prochain retour à l'indépendance politique et étatique de leur pays, accepteront cette fois l'inévitable, mais pas démesurément bienvenue symbiose matinale avec les Russes.

Le *khach* se mange avec, comme garniture, le patriotisme sensible et visible de nos hôtes. (Mon Dieu, ce mot peut-il se

---

<sup>3</sup> Plat turc : bouillon cuit avec la tête ou des pieds de mouton ou de bœuf.

prononcer sans qu'il soit galvaudé ?) Le *khach* est donc un plat particulièrement nostalgique qui fait des hôtes des patriotes purs et durs. Les vrais Arméniens silencieux, qui sont fiers de leur humour, de leur tradition, de leur longévité, de leur spécificité, de leur destinée historique tragique, accompagnent chaque bouchée de *khach*, de cet honneur particulièrement nostalgique pour les amis, d'un toast, d'un « Santé ! ». On boit au futur, au passé, aux invités, aux hôtes, aux aînés, aux plus jeunes, aux mères et aux filles, à certaines dates, aux enfants, aux défunts et aux ancêtres, aux voisins et aux amis, au bonheur, au mont Ararat.

Mais le mot le plus récurrent à table, qui se mélange étonnamment avec tous les précédents est... génocide.

## **Un banc**

Les bancs de l'amphithéâtre de la faculté de stomatologie sont relativement neufs et relativement propres. Ici ou là seulement, tracé au couteau ou de la pointe d'un stylo bille, apparaît un signe, une lettre de l'alphabet arabe, ou une dent simple dessinée. « Tiens, les futurs dentistes dessinent des dents » commentent le sourire aux lèvres ceux qui, pour l'instant, tels des invités, ont pris place sur les bancs.

Au milieu de l'un de ces bancs, profondément entaillé, en écriture penchée selon l'impulsion donnée à la main, en caractères latins et non arabes, dans le bois fraîchement verni, lisse, quelqu'un a gravé un mot clairement lisible qui sonne comme un message, comme un grand cri : Palestine.

## **Rostropovitch à Baalbek**

Entre chien et loup mais à la limite extrême de la lumière naturelle, la voiture a longé un curieux campement : plusieurs centaines de tentes étroitement serrées dans un espace réduit. Des tentes visiblement différentes de celles habituelles, bédouines. Plus larges, plus hautes, carrées ou rectangulaires, tant soit peu renforcées, consolidées par un muret fait de quelques briques, de carton, de lattes. Dépourvues de fenêtres, elles se situent à mi-chemin entre une tente et une maison. D'ordinaire, les tentes ne sont pas des maisons et jamais un lieu de peuplement. Leur finalité est d'offrir une possibilité de déménagement et de déplacement rapides, leur signification est dans le provisoire.

La voiture a été cahotée par plusieurs « gendarmes couchés » et a longé de petits barrages montés de pneus. Le checkpoint sur cette frontière invisible est un « endroit contrôlé par le Hezbollah ». Nerveux, tous les passagers ont lâché de petites plaisanteries où revenaient les mots « bombes » ou « otages ».

Baalbek, notre destination, a plusieurs fois au cours de la guerre civile qui a embrasé le Liban pendant les années 1970 et 1980 « accueilli » des otages.

La guerre est maintenant terminée.

Baalbek est redevenue une ville de festivals. Le dernier en date, c'était en 1974. S'y étaient produits Karajan, Miles Davis, Noureev...

En cette année 1997, le festival ne présente que deux noms. La troupe de danseurs libanaise « Karakala » avec *La Gloire perdue de l'Andalousie*, et l'orchestre philharmonique de Radio France placé sous la direction de Marek Janowski. Le programme est des plus conventionnels : ouverture, concerto, symphonie (*Egmont* ; Concerto pour violoncelle de Dvořak ;

Symphonie fantastique de Berlioz). Et séduisant, magique, ce qui s'appelle un « nom », Mstislav Rostropovitch en soliste.

Une longue rivière de personnes, des « Parisiens », peut-être aussi des « Marseillais ». Des parfums à *la mode*, des portables à *la mode*<sup>4</sup>. Beaucoup se connaissent, s'embrassent, pas uniquement pour se saluer, à tout instant échangent en français. Les robes de satin bruissent. Sur le dos nu des femmes une *abaya*, le traditionnel vêtement arabe et folklorique bédouin confectionné à la manière de la « haute couture ».

Une kyrielle de voitures de grand luxe mais aussi d'autobus marqués 1, 2, 5... déversent d'odorants voyageurs et voyageuses. Qui viennent des villes voisines, Beyrouth et Damas. D'où encore ?

La première chose de la ville que l'on peut voir au crépuscule, et de loin, ce sont les imposants vestiges de la ville romaine d'Héliopolis et du plus vieux encore dieu Baal. Les colonnades dressées qui subsistent des temples de Jupiter, Bacchus, de Vénus rompent le ciel, et les faisceaux de lumière des projecteurs soulignent encore leur beauté. Les reliefs dansent sur les énormes blocs de roche mégalithique de plusieurs mètres de hauteur. Un certain nombre de magnifiques colonnes corinthiennes se sont effondrées. Et une partie du plafond. (Les Arabes, Tamerlan, les Mongols, les Croisés, les tremblements de terre sont passés par là.) Elles gisent sur le sol. Toucher les arêtes de pierre et les examiner de près est maintenant possible. Les lumières et les ombres des projecteurs font encore plus danser ce relief. Sur l'arrière-plan du ciel nocturne, des faisceaux de lumière jaune flamme, voguent et volent des morceaux de roche romaine.

Jusqu'au temple de Jupiter, le chemin est en pente légère de sorte que le flot humain s'écoule littéralement vers le bas. Tout le long d'énormes murailles, de blocs effondrés et de colonnes depuis longtemps envahies de mousse et d'herbes, des soldats sont alignés, en nombre, certains plus en armes, d'au-

---

<sup>4</sup> En français dans le texte original.

tres moins. Dans un abri naturel, mais nullement cachés, stationnent des tanks. Des policiers bien en vue sont eux aussi en grand nombre, et sans doute s'en trouve-t-il d'autres, invisibles. D'un mouvement de leurs mitraillettes, ils indiquent aimablement la direction à suivre.

Les effluves de parfum, les éclatantes tenues de bon goût français se mêlent aux uniformes vert olive, les chaussures dorées, le strass et les bijoux au maussade achromatisme du métal des armes.

L'escalier du temple de Bacchus est énorme, il conduit au premier niveau d'où s'élèvent les murs cyclopéens, les colonnes, les arcades... Une fois écoulé le temps de retard qu'on ne peut jamais prévoir, l'orchestre s'installera au pied de l'escalier, les musiciens seront telles de petites poupées éparpillées sur la plateforme d'accès, le bruit que produiront l'orchestre, le soliste et le chef se mêlera au mugissement du vent dans le lointain, aux voix d'enfants, au hurlement de distantes sirènes, au criaillement de nuées d'oiseaux perturbés par ce curieux et soudain vacarme.

Le concert est de qualité. Beethoven sonne juste, l'orchestre fait preuve de stabilité dans son intonation et malgré la « périlleuse » épreuve acoustique à laquelle les soumet l'espace ouvert, les instruments à vent sont magnifiques... Le soliste, tellement attendu, tellement annoncé, semble jouer pour lui seul, immergé dans une phrase mille fois répétée. Berlioz est le point culminant de la soirée, en particulier les deux derniers mouvements. Dès l'instant où fend la nuit le prophétique *Dies irae*.

Le public se disperse, les soldats, les tanks, les policiers en uniforme et en civil sont toujours là. Un peu plus détendus maintenant que la soirée où d'importantes personnalités étaient présentes sur scène et dans l'auditoire s'est déroulée « sans incidents ».

Au retour, au-dessus du « territoire contrôlé par le Hezbollah » s'étend la même nuit tranquille. À cet instant personne ne sait encore la mort à Jérusalem lors d'un attentat suicide de

deux combattants et de treize civils qui faisaient leurs courses au marché.

Tout cela c'était Rostropovitch au Festival international de Baalbek.

Qui a dit Rostropovitch ?

Quelqu'un a-t-il vraiment parlé de musique ?



## Un écrivain

*Du Seigneur du temps, l'Éléphant* est une pièce de théâtre musicalement organisée, à la structure et aux actes (mouvements) agencés comme dans une œuvre musicale ; des mots ou phrases (motifs, thèmes) sont répétés tels des leitmotivs avec une composante particulièrement sonore. De l'accumulation et de la condensation des mots naît une sorte de centre tonal.

La relation entre les voix et le mouvement des masses sonores s'opère selon le principe *solo/tutti*. Dans la première partie/acte/mouvement *tutti* est la base sur laquelle les voix se lancent dans une multitude de courts solos. Ainsi se constitue le drame. D'un plan large monte un vacarme (hurlements, pleurs) – *tutti*. Devant, en gros plan et par de courts motifs, une dizaine de voix solo s'y insèrent. Un motif se détache néanmoins de la multitude : personnel, autre, il s'impose et de plus en plus « se chante à pleine voix ».

Dans le deuxième et court mouvement qui tient d'une sorte de *scherzo*, la relation *solitutti* est plus manifeste encore. Expressif peu auparavant, le soliste établit un rapport plus poussé avec le groupe, il donne forme au thème du groupe, il « l'entraîne », il « l'exerce ». *Tutti* voit son matériau se modifier peu à peu. De la cacophonie originelle, il parvient à un unisson général, à une harmonie scandée, une harmonie dans l'articulation de l'idée et dans la manière où celle-ci s'exprime et s'énonce.

Troisième mouvement, *adagio*. L'attente, le temps, la durée. Le thème est repris par de nombreux instruments/voix, il se travaille moins, il s'élabore et se modifie moins mais se répète davantage. Toute cette partie se déroule dans une sourde dynamique *pianissimo*.

Quatrième mouvement, *maestoso*. La force de la graduation et la formidable transfiguration du thème le caractérisent. Sauf que celle-ci n'est pas celle attendue. En substance, elle ne s'oriente pas du mal vers le bien, mais, à l'inverse, du mal vers le pire. Le thème conducteur, qui aurait pu s'appeler le thème de l'espoir et de la libération, se mue soudainement en son contraire. Son caractère vire à la caricature, à la grimace. Le démon jaillit de la doublure de l'habit. Plutôt que la révolte et la victoire espérées, la Masse (*tutti*) entonne un chant d'allégeance à son bourreau, un hymne à l'Éléphant-tyran et à son Maître-tyran. Et *solo* et *tutti*, diaboliquement transfigurés, chantent désormais un *Gloria* à leur propre meurtrier, au mal qui est en eux. Au mal lui-même. La voix personnelle, la voix de l'individu, devient un hurlement dépersonnalisé sortant d'un mégaphone ou d'un haut-parleur, la copie d'une copie, une voix sans particularités propres. L'attendu et présupposé Hymne à l'esprit devient un chant de masse à la banalité du mal, une affiche pour l'un des nombreux -ismes passés et à venir dans le monde.

La pièce est terminée mais ce n'est pas encore la fin.

Suit une courte et convaincante *coda*. Les « musiciens »/acteurs abandonnent leurs masques sur le côté, d'un même geste quittent leurs costumes et viennent sur l'avant-scène. Tout cela, disent-ils, « n'était que de la musique. Demain ce sera la vie. »

L'auteur de cette pièce a été emporté par le cancer en 1997. Il s'appelait Saadallah Wannous. De son vivant, il était sous protection. Mort, il demeure encore et toujours intouchable. Ne sont touchables que ceux qui décident de l'interpréter.

Une version de cette pièce a été jouée sur la scène de l'Institut d'art dramatique de Damas. Par des amateurs, pas même étudiants de l'Institut ; le metteur en scène était amateur et étranger, lui aussi. La pièce, jouée en anglais, n'a pu être suivie que des étrangers et des gens d'ici possédant un certain niveau d'instruction. Disposant de peu de moyens, la représenta-

tion a été donnée dans une petite salle, devant un public peu nombreux. La sécurité a été ainsi assurée.

Quelqu'un dans l'assistance a demandé : « L'art peut-il changer le monde ? ». Une question stupide, *snobbish*. On connaît la réponse : Non. Les acteurs qui se produisent en dehors des théâtres sont depuis longtemps déjà meilleurs que ceux qui jouent sur scène, les scénarios qui se déroulent dans la vie sont mieux écrits, mieux mis en scène qu'au théâtre, les dénouements sont moins prévisibles, plus parfait, plus incroyables. Et les moyens « théâtraux » mis en œuvre dans ces pièces de la vie sont de loin plus sophistiqués, plus puissants, et plus redoutables.

On peut les suivre sur CNN, *live*.

## Manifestations

Le bruit approchait lentement, indistinct. Mais inquiétait avant même qu'on ait pu établir ce qui s'entendait vraiment. Les voix humaines colorées par la fureur sont toujours alarmantes. Il était neuf heures du matin, à quelques minutes près.

Ces voix ressemblaient d'abord au bourdonnement d'un lointain essaim, puis se différencièrent de plus en plus. Des voix en premier lieu masculines, mais très jeunes, ombrées de rires. En provenance de la petite rue, celle du lycée voisin. Derrière, empruntant le même chemin, arrivait un second essaim, qui allait lui aussi *crescendo*, lui aussi avec une nuance audible de gaieté. Des voix féminines, hautes, aiguës, de même, très jeunes. Devant les deux groupes, masculin et féminin, s'entendait la voix de l'homme de tête. Qui lançait de graves mots d'ordre – contre la guerre, contre les bombardements, contre l'agression, contre les pays et leurs dirigeants qui testent de nouvelles armes sur des innocents – que les garçons et les filles reprenaient sur le même rythme et en imitant son intonation.

Malgré la grande gravité et même le côté tragique de la cause, ces hurlements poussés en chœur par des élèves étaient teintés d'une nuance de futilité, de chaos, et de jeu. L'obtention soudaine du droit à une légère inconduite – ne pas aller à l'école !

Les cortèges continuèrent d'arriver l'un après l'autre, à intervalles quasi réguliers, tout au long de cette après-midi du 19 décembre 1998. En nombre sans cesse croissant. Ils se déversaient de différentes rues. Au début, cela paraissait spontané, désordonné, mais très vite apparurent des motos et voitures de police, des camionnettes sans bâche équipées de caméras, une escorte policière, les hommes de tête tenant dans les mains des mots d'ordre tapés à la machine à écrire ou à l'ordinateur, et, au premier rang du groupe, des banderoles griffonnées à la hâte.

Au terme d'une première heure où on n'avait vu que des élèves et des étudiants, apparurent d'autres visages, d'autres voix, des gens plus âgés, au visage beaucoup plus sévère, des hommes et des femmes aux airs d'employés d'administration ou de l'Université.

C'étaient là les premières manifestations à Damas depuis vingt-huit ans.

Personne ne savait que ce samedi, le premier samedi après le bombardement américano-britannique de l'Irak voisine et du peuple irakien, verrait des manifestations de masse se prolonger tard dans l'après-midi et aller, semble-t-il, bien au-delà du rassemblement prétendument sous contrôle. Personne n'en savait rien ni, apparemment, qui visaient les protestations.

Dans les rues, de tous côtés, retentissait la même musique : solo-chœur, solo-chœur, solo-chœur. Les solistes, qui ouvraient la marche, étaient nombreux, autant que les groupes qui leur répondaient, chaque message de protestation avait son propre modèle rythmique, sa propre coloration sonore. Les foulards, les coiffes, les poings brandis, les feuilles gribouillées, arrachées à des cahiers d'écolier, mais aussi les gestes de colère masculine, et, ici et là, un bandeau noué autour du front, signe de l'orientation islamique du protestataire, un Coran emporté en guise de banderole – tout cela se mêlait en une bouillie épaisse, redoutable de colère, de fureur, de ressentiments refoulés anciens et récents, d'un mécontentement sédimenté mais non exprimé, en une énorme coulée de lave émotionnelle, incandescente, susceptible de tout ensevelir sur son passage.

Jusqu'à midi affluèrent de toutes les rues des torrents humains qui se condensèrent autour de l'une des places de la ville. Pas la plus grande. Outre cette petite place, la foule avait rempli les rues adjacentes et aussi les renforcements, par ailleurs de petites oasis de verdure, les balcons, les terrasses, les toits des bâtiments qui ceignent la place. Tous ensemble scandaient les slogans, les hommes de tête s'étaient fondus en un seul qui, à l'aide d'une puissante sonorisation, unifiait la foule rassemblée.

L'image sonore commença à se modifier peu après, des sirènes vinrent mêler leurs hurlements aux voix. Séparées dans un premier temps, espacées. La suivante ressembla à celle d'une voiture de police. Les sirènes de la police se multiplièrent. On entendit une ambulance. De plus en plus d'ambulances, de plus en plus de voitures de police, de plus en plus de camions de pompiers.

Le vacarme était énorme, la police, les ambulances, les pompiers se frayaient un passage sirènes hurlantes, les automobilistes et les chauffeurs de taxi klaxonnaient furieusement, annonçant qu'ils allaient s'écarter sur-le-champ, ou qu'ils n'avaient nulle part où se garer, ou qu'ils ne savaient comment se garer. Les agents de la circulation vociféraient, les feux stop ou la lunette arrière des voitures s'embrasaient suite à de violents coups de frein, des groupes attardés qui criaient des slogans descendaient la rue, un véhicule vert de l'armée arriva à son tour dans de vigoureux et menaçants crissements de pneus.

Au même moment à l'ambassade américaine, par-dessus la barrière on aspergeait les manifestants de gaz lacrymogène, deux « héros » avaient pu vaincre le haut mur plat du bâtiment puis, de ce toit, arracher et brûler le drapeau américain. L'intérieur et l'extérieur de la résidence de l'ambassadeur des États-Unis furent saccagés, une partie du British Council fut dévastée, et furent commis beaucoup d'actes qui seront difficilement ou jamais oubliés.

À quinze heures passées de quelques minutes, alors que les ambulances et les voitures de pompiers continuaient de descendre et de remonter frénétiquement la rue principale, que des groupes sporadiques étaient toujours à aller et venir en frappant dans leurs mains et en hurlant des slogans, à l'instant où l'impossibilité de circuler atteignait son paroxysme, de puissantes salves de canon tonnèrent au-dessus de la ville.

Vingt-quatre coups résonnèrent annonçant le début du saint mois du ramadan.

Une demi-heure plus tard, avec les premiers rayons obliques du soleil qui disparaissait derrière la couronne des arbres, l'accalmie commença à se faire.

Le rythme des paroles de protestation martelé par des tambours et des voix lointaines s'entendit encore par intermittences au cours de la soirée. Mais plus rarement, toujours plus rarement. Un dernier roulement de tambour « ta-ta-ra-ta-ta » monta dans la nuit, écho tardif surgi qui sait d'où dans un silence complet, très contrôlé.

Ce à quoi on avait pu assister en direct sur la télévision satellitaire – à 17h40 le début du quatrième bombardement vespéral de Bagdad – ne se traduit pas par un nouveau renforcement des voix des protestations. Après l'autorisation très simple donnée par les autorités à la tenue de cette manifestation ô combien massive, il fallait désormais qu'à Damas, impérativement et sans conditions, règne l'ordre.

## **Extraordinaire cacophonie**

Alors que du balcon du centre de presse elle contemplait le ciel éclairé par les explosions et les flammes, Christiane Amanpour, correspondante de CNN, a fait part aux téléspectateurs de la planète entière de son sentiment que régnait sur Bagdad une « gigantesque cacophonie » et qu'être à Bagdad en cet instant était « une expérience hors du commun ».

Le bombardement avait commencé à l'instant même où débutait la prière de l'après-midi le premier jour du ramadan. Pendant son reportage cette journaliste paraissait sincèrement admirative.

Quelle cacophonie !



## **Cinq filles**

Toutes cinq étudiantes en langue arabe, elles faisaient en Syrie un stage de perfectionnement privé. Originaires de villes différentes de Serbie, elles étaient elles-mêmes différentes les unes des autres.

Je me demande pourquoi elles avaient loué un logement si proche de l'ambassade. Elles se languissaient de leurs mères ?

Le soir du 24 mars 1999, je suis allée rendre visite à mes filles temporaires dans leur petit appartement en sous-sol. Téléphoner coûtait cher, elles s'entretenaient rarement avec leurs parents, et quand cela arrivait, ceux-ci ne s'appesantissaient pas sur la situation politique dans le pays et les tenaient à distance du mal qui s'annonçait. Elles regardaient la télévision arabe qui ne s'intéressait pas outre mesure aux négociations qui se déroulaient en France, elles pratiquaient la langue qui les avait amenées dans ce lointain pays. Et toutes m'ont regardée avec sidération quand je leur ai annoncé ce soir-là que c'était la guerre.

À Damas, c'était une soirée des plus ordinaires, dans les rues les gens marchaient sans hâte et parlaient fort – comme de coutume. Ce « comme de coutume » faisait affreusement mal. Cinq filles de cinq villes de Serbie fixaient sur moi leurs yeux luisants, écarquillés, elles étaient incapables de poser des questions. Des questions auxquelles, de toute façon, je n'aurais pas su apporter de réponse.

De retour chez moi, à l'instant où j'ouvrais la porte, le présentateur du journal du soir de la BBC annonçait le décollage des avions.

## **Dimanche de Pâques orthodoxe 1999**

Un coup de téléphone. Bref. Très matinal.

Arrivée peu après. Rencontre dans le hall d'entrée. Une embrassade, vigoureuse. Sans échange de regards. La pression des deux bras complétée par le tremblement de tout le corps. Et par le parfum trop puissant d'une énorme quantité de fleurs.

Tout fut court hormis la durée de cette accolade muette, aphone.

Quand la lourde porte métallique se fut enfin refermée, je suis restée les bras chargés de fleurs froissés. Et l'épaule gauche trempée de larmes.

Entre moi, l'épouse de l'ambassadeur d'un État sous sanctions et sous les bombes, et elle, l'épouse de l'ambassadeur d'un État qui avait décrété ces sanctions et lançait ces bombes, qui nous avait conviés à l'occasion de son anniversaire, se dressait l'interdiction formelle de maintenir tout contact.

Avons-nous maintenu le contact ? Sommes-nous entrées en contact en ce dimanche de Pâques orthodoxe 1999 quand cette protestante s'est présentée à la porte avec des fleurs ? Est-ce là un contact ?

Ce jour-là, le temps était ensoleillé et nous avons déjeuné dehors ; quasiment sans échanger une parole. Mon épaule gauche se refusait à sécher.

Et, trempée, elle l'est aujourd'hui encore.

## **Tu me demandes ce que je fais ?**

Eh bien, je regarde la télévision, parfois, rarement, et uniquement les émissions en direct : l'attente d'un événement, une incertitude politique, une tension, quand quelqu'un est bombardé ou quand on interroge un chef d'État sur des sujets intolérablement personnels ; et aussi la retransmission en direct d'un concert quelque part dans le monde. Et de nouveau en *live*.

Par moments, je me tiens sur le balcon et je m'abreuve du silence. Une fois éteint le bruit des bombes, les voix des manifestants et des correspondants de guerre, de quelque part dans la rue, d'une cour voisine, je peux capter les voix haut perchées, lointaines, les petits cris et les rires d'enfants qui jouent. *En live. Life.*

**U N H I V E R P L E I N D E R Ê V E S**

## **Belgrade, un mirage**

Cela avait commencé par beau temps. À la fin de l'automne 1996.

Maintenant il pleut, il neige, changement de saison. Le buste incliné, j'attends de voir Belgrade sur l'écran de télévision. Et j'aperçois une foule très dense abritée sous des parapluies. En réalité, je ne vois qu'une foule de parapluies. Sur chacun se reflète la lumière des réverbères, les manches de manteau qui saillent en-dessous étincellent de pluie.

Dans ma chambre à Damas j'ouvre le mien.

Une lourde pluie s'abat.

## **Le même jour à Damas**

Le matin était ensoleillé. Puis le ciel s'est couvert, puis mis à gronder, plus tard encore la pluie est venue, et, sous les coups de tonnerre et accompagnant la course agitée des passants, la grêle.

En fait, il pleut par moments depuis plusieurs jours. De l'eau ! L'eau qui est ici du pétrole, la liberté, la victoire, un luxe.

Mais la terre ne parvient pas à absorber toute cette eau, elle s'accumule dans les rues, forme des mares, les gens la chassent à coups de balai, des masses d'eau boueuse stagnent dans le hall des immeubles.

Après la pluie les feuilles se colorent de vert, et la ville change du tout au tout.

Sinon cette ville n'a pas de couleurs fondamentales. Que des nuances, des tons, des teintes, des brumes, et chaque couleur est mâtinée de gris.

Et là, quelque temps seulement, le vert est plus vert, le jaune plus jaune, le blanc (de la pierre, par exemple) plus blanc, la pellicule grise s'efface et la couleur primaire remonte à la surface. Tout se nettoie : les persiennes vertes en bois, la couronne des arbres, le marbre ou la pierre qui pave la cour de la maison, l'asphalte, les chaussures des passants...

Mais jamais, pas même là, l'air ne devient complètement clair et transparent.

Et s'il pleut, on ne dirait pas qu'il a plu.

Je n'ouvre pas mon parapluie.

## **Une fête dans le calme**

Le jour de la Saint-Sava 1997, il a neigé.

Certes, deux fois rien. Quelques malheureux flocons égarés dans une masse de gouttes de pluie.

Deux jours auparavant le vent s'était levé, et cela s'appelle l'hiver.

Tôt le matin de la Saint-Sava, j'ai vu à la télévision le patriarche Pavle qui ouvrait la procession dans les rues de Belgrade suivi de nouveau par une immense rivière de gens ; à midi je ne savais toujours pas s'ils avaient emprunté la rue Kolarčeva occupée depuis des jours par les étudiants. Ainsi en va-t-il des informations : on donne une nouvelle importante, mais pas cette autre qui l'est plus encore et sans laquelle la première n'est que de peu de poids.

Néanmoins, et en toute inconscience sans doute de ce qu'ils disaient, ils ont annoncé quelque chose d'autrement plus important que la nouvelle elle-même : le patriarche a parcouru les rues de Belgrade « dans le calme ». Ils ont dit « dans le calme ».

Entendre ce « dans le calme » m'a comblée de joie.

## **Le théâtre Al Hamra**

Quelques marches en aval de la rue principale. Le théâtre Al Hamra. Une salle d'environ 400 places qui s'incline vers la scène. Les rideaux noirs sur les côtés sont râpés, la lumière intermittente. L'endroit est déplaisant, laid. Mais on peut y voir des spectacles. Un très bon concert, par exemple, une troupe en tournée ou une représentation longuement préparée du ballet des jeunes (Casse-noisette).

Mais cette salle aime surtout servir de théâtre. Elle en parut transfigurée quand une troupe française vint s'y produire. (D'où était-elle, comment s'appelait-elle ?) Une interprétation des *Trois Sœurs* de Tchekhov. Des machines à écrire portables. Une mise en scène moderne, sans bouleaux, sans uniformes d'officiers russes, sans jolies toilettes féminines, sans fenêtres derrière lesquelles la neige artificielle passe en bourrasques.

Les trois sœurs étaient des actrices d'une grande laideur, surtout Macha. Maigre, tassée sur elle-même, mais elle jouait l'amante. Un Verchinine chauve, sans plus un cheveu sur le crâne. Une Olga affairée et frustrée, une Irina provocante par la manière dont elle usait de ses jambes de petite jeune fille. Un baron laid, petit, cagneux, et un Andreï, pauvre gringalet qui ne desserrait pas les genoux.

Périodiquement s'enclenchait une chorégraphie à peine signalée. Les trois femmes, les trois hommes, un pas en avant effectué tous ensemble, en arrière, une tête, un bras...

Une représentation tristement équipée : une longue table, quelques sièges de bureau, quelques modestes accessoires, on se serait cru chez Grotowski<sup>5</sup>. Un bouquet de fleurs en plastique, une bouteille et quelques verres, des oranges, de

---

<sup>5</sup> L'initiateur du « théâtre pauvre ».



vieilles fripes... Et pour la neige, l'incendie, et tout le reste, un vague signe pour toute indication.

Les actes commençaient avec l'ouverture et la fermeture d'un rideau... accroché sur un fil sur des cordons. Le bruit en était émouvant. Qui signifiait : Ça commence. Qui signifiait : C'est terminé. La musique choisie était convenable. Elle transportait l'affaire dans un endroit imaginaire.

Non seulement la pièce s'est jouée en non-russe (en français), mais toute la représentation était non russe – d'où le bide, le four.

Des enfants, élèves du lycée français de Damas, occupaient une grande partie de la salle. Ils sortirent en criant dans la rue : *À Moscou ! À Moscou !*

Vu d'ici, sous ces latitudes, d'un endroit aux coordonnées spirituelles très différentes et aux perspectives individuelles, surtout féminines, étroitement limitées, comprendre les aspirations est une tâche immense. L'aspiration à gagner un endroit grand, inaccessible, un endroit où s'achève l'infini du temps et de l'ennui, où commence une autre vie, plus remplie... *À Moscou !*

Cela s'appliquait-il à cette tournée française, était-ce une histoire sur un spectacle, sur une salle de théâtre partie à vau-l'eau ? Ou sur la compréhension de l'aspiration ?

Ou sur l'espérance et le rêve ?

## **Un pansement de silence**

J'ai l'habitude de poser autour de moi un pansement de silence.

Le silence résulte ici de l'absence des voix que je connais, des bruits que je connais, des gouttes de pluie sur le rebord de ma fenêtre à Belgrade, des bruits de pas de mes voisins, des voix inarticulées d'autres voisins sortant du puits de lumière.

Ici, tous ces bruits existent, ceux des pas, des coups de klaxon, des voix (une multitude de voix), des voisins – et pourtant c'est le silence.

Un silence dont le nom est peut-être solitude.

Un silence dans lequel résonne chaque mot.

Comme il résonne quand il n'y a pas de mots !

**C H E M I N   F A I S A N T**

## **D'un côté de la route**

D'un côté, dans le sol onduoyant, en terrasses peu profondes, des coupures, des entailles dans la terre prêtes pour le reboisement, la plantation de pieds de vigne ou de buis.

Le long de la route, alignées, de petites tentes maisonnettes où on vend des fruits de saison, pastèques, grenades, noisettes, du jus de mûres et du miel.

Le long de la route, large, régulière, moderne, bien asphaltée, sur laquelle défilent des voitures et des camions de fort tonnage, des petites maisons faites de planches, de chiffons, de nattes, de carton, et de restes de tonneaux rongés par la rouille.

*Et Salomon reconstruisit (...) Tamar <sup>6</sup> au désert, dans le pays.*

Premier Livre des Rois, 9, 18

## **La route**

Nous allions à Palmyre.

Cinq cents kilomètres dans les deux sens. Le désert, la route entièrement vide, nous n'avons vu en deux jours qu'une cinquantaine de véhicules. Elle semble le plus souvent tracée à la règle. Et fait penser à certaines frontières africaines dans le cabinet d'un ministre de la Défense et d'un chef d'État. Dans les deux cas, tant la route que les frontières sont tout à fait inadaptées à ces latitudes. Ici rien n'est droit. L'harmonie n'est pas dans l'identique mais dans la monotonie des petites différences.

Le nez collé contre la vitre, je m'efforce de voir le moins possible la vitre et la voiture, d'éviter au maximum l'expérience « safari », et de voir le plus possible les choses telles qu'elles sont.

Dans le lointain quelques rares tentes à l'air de cosses sèches. Éparpillées dans l'immensité de l'espace, elles semblent devoir s'envoler à tout instant.

---

<sup>6</sup> La ville actuelle de Palmyre, l'ancienne Tamar, n'a pas été construite par Salomon. (Note de l'auteur.)

## **La ville romaine de Palmyre**

Autrefois, il y a deux mille ans, Palmyre était une ville romaine.

Une grande ville romaine au milieu d'une oasis, d'une oasis au milieu du vaste désert syrien. Quelque chose de foncièrement contradictoire se cache ici. D'un côté, la symétrie, l'ordre, la solidité de l'architecture (et de la culture) romaine, et de l'autre, l'asymétrie totale, le désordre et la fragilité de la culture nomade, arabe.

## **La tente**

Dans le désert on ne voit pas beaucoup de tentes au même endroit. D'habitude, une seule. Ou alors deux, mais pas plus. La tente est une « construction » avec un toit fait de toile et de tapis, des murs en tapis, une porte en tapis, un « mobilier » de tapis. À l'intérieur, le sol disparaît sous les tapis. On s'assoit, on dort, on mange, et on passe la nuit sous les tapis. Certaines tentes, « de standing », ont une sorte de cour enclose de chiffons. Sur des pieux est étendue de la toile qui ressemble à du jute. Mais qui peut être encore un tapis. On aperçoit quelquefois une corde et du linge mis à sécher – du linge couleur de terre et de roche. Quoi qu'il en soit, tout est de la même couleur. Couleur de terre sèche colorée de roche. Et la tente, et le sol, et la bergerie. Et le troupeau de moutons.

À chaque troupeau son berger. Souvent un enfant.

Les moutons s'aperçoivent de loin. Les jeunes sont blancs, ou noirs, les plus âgés eux aussi couleur de terre. Plus tard, ils seront des tapis.

Les tentes sur la route de Palmyre sont séparées par de grandes distances. Entre elles, rien – sinon de la terre. Et des troupeaux. La terre aride et des troupeaux couleur de terre.

À première vue le paysage est figé. On croirait une photographie. Les collines sédimentaires à l'horizon sont au repos, et aussi les rochers ; rien ne bouge. Jusqu'aux moutons qui gardent la tête paisiblement baissée aussi près que possible des rares plantes.

Néanmoins les petits déplacements sont nombreux : au loin une femme traverse le vide de l'espace vide – et va d'une tente à une autre. Malgré la distance, on la voit marcher à grands pas que la couleur sombre de sa longue robe allonge encore.

Un mouton traverse la route. Sans se hâter. Et va d'un troupeau à l'autre.



## **Les rochers**

Des rochers disséminés partout. Le long de la route (le long de la route, seulement ?) se remarquent toutefois de petites constructions coniques faites de quelques pierres de petite taille. Certaines plus grandes, d'autres moins. Mais dans chacune se voit la main de l'homme et le dessein qui était le sien. Que signifient ces cônes, qu'indiquent-ils ? Aucun n'est identique à un autre, mais tous représentent le possible début d'un mur, d'une clôture, d'une maison ou d'une tour, d'un rempart. Ou ce serait un simple signe, un message ? Adressé au berger suivant ?

## **Le soleil**

Bien que l'on soit en février, le soleil est ardent. Un soleil dont il est impossible de se cacher, que l'on a en permanence sur la nuque, dans les cheveux, surtout dans les yeux, de son lever à son coucher. Un fait de vie incontournable, à la présence ininterrompue. Lumière et ombre offrent un contraste saisissant. Un contraste de chaleur et de couleur, et le passage de l'une à l'autre est bien tranché, brutal, presque douloureux. Qu'ombre et lumière se rencontrent sur votre main, et cette dernière se coupe en deux, la partie éclairée picote et brûle, celle cachée dans l'ombre semble ne plus exister, être frappée d'ankylose. À l'endroit où ces deux sensations se croisent passe la frontière de la douleur.

En l'absence de soleil, un froid s'installe subitement. Et souvent le gel.

## **Les moutons**

Pour gagner Palmyre, il faut traverser un semi-désert. Autrefois, prétend-on, la route de Palmyre jusqu'à Bagdad était bordée de palmiers. Difficile à croire aujourd'hui car jusqu'à Palmyre, et que l'on vienne du nord, du sud, de l'est ou de l'ouest, on ne peut que traverser de la roche et de la terre aride. Une terre sur laquelle, de nos jours comme par le passé, les nomades mènent leurs troupeaux.

La tente du nomade représente ainsi l'origine, la cellule de la vie dans le désert. La famille nomade et le troupeau y vivent. En symbiose. Ces moutons qu'ils abritent sous leur toit, les hommes, ensuite, les tueront, pour se nourrir, transformer leur fourrure en longs manteaux, indispensable protection contre le vent d'hiver glacé ; et ils utiliseront les restes de laine pour tisser des tapis et en faire des couvertures et des coussins, un lit, une table. Et ainsi se forme une étrange communauté amoureuse, indissociable. L'homme et les moutons.

(Je me souviens d'une scène dans un film ou dans un documentaire à la télévision : des Arabes « travailleurs temporaires » en Europe de l'Ouest tuaient et dépeçaient leur mouton dans la baignoire de leur petit logement d'un foyer ouvrier ; ce, en présence de toute la famille, en toute quiétude et bonheur de le faire avec la conviction que le mouton devait être ravi d'apporter sa contribution au rituel.)

Voilà pour les moutons.

## **Des garçons**

Nous sommes à Palmyre, au restaurant « Palmyra restaurante ». (Quel autre nom aurait-il pu porter ?) Il est totalement vide, nous sommes les seuls clients. À notre descente de voiture, les serveurs étaient à l'entrée assis sur les marches et attendaient les clients annoncés. À l'intérieur toutes les lampes étaient allumées ainsi que deux petits fours qui assuraient une bonne température dans la grande salle.

Nous mangeons – toujours la même nourriture arabe, parfois mieux préparée, parfois moins bien. (Ici, elle est bonne, cuisine maison.) Les serveurs sont nombreux, l'un d'eux nous réchauffe gentiment le pain plat arabe, une sorte de galette qu'il presse de ses deux mains sur le tuyau de poêle. À le voir faire, les enfants font la grimace, mais nous les adultes, non. Ainsi réchauffé le pain a encore meilleur goût.

Nous passons un agréable moment. Tous rions, les enfants à en perdre haleine. Ils s'apprennent mutuellement des mots tel que « cerise ». Toute la soirée retentissent des « Comment dit-on... »

Dehors il fait nuit. Qui sait d'où émerge soudain un groupe de garçons. Qui ont de huit à douze ans. Un foulard arabe leur descend jusqu'aux yeux, ils sont en uniforme « palestinien », un couteau passé à la ceinture. Ils longent les vitres du restaurant où nous sommes les uniques clients dans la grande salle vide et mangeons de l'humus, de la muhammara, du tajine, et des kebabs. Ces garçons sont à faire peur, ces hommes en réduction sont furieux et dangereux, leurs couteaux sont de vrais couteaux, nullement des jouets, leur regard est dur, aucunement enfantin sous leurs foulards, ils forment un groupe resserré, solidement lié ; ils marchent, ne courent pas comme le feraient des enfants, ils sortent de l'obscurité sans ressembler en rien à des garçons.

À la table continuent de monter des éclats de rire et la question « Comment dit-on cerise ? »

## **Les couleurs de la roche**

Le Hauran<sup>7</sup> est parsemé de roches noires. Sombres, bizarres, parfois exceptionnelles de taille, elles paraissent étrangères, comme rapportées d'ailleurs. Cette roche est basaltique, noire, irréelle. Dépourvue de toute vie.

Peut-on réellement concevoir une roche « vivante » ?

Certaines roches sont couvertes de mousse, d'autres poreuses, criblées de petits trous, un ver, une chenille peuvent s'y être glissés, ou un fossile qui y séjourne depuis longtemps. Si une roche peut être un lieu de vie, alors elle n'est pas totalement morte.

À l'inverse, la roche du Hauran est complètement morte. Pétrifiée. Elle est dispersée uniformément à des kilomètres à la ronde, à perte de vue. Sur la terre fertile gris brun, parfois rougeâtre, elle semble être tombée Dieu sait d'où, comme lors d'une averse de pierres ou de gros sel. Comme si, du ciel, quelqu'un avait salé la totalité du Hauran.

Les scientifiques savent que c'est là l'œuvre d'un volcan à une époque pas très reculée, ce qui n'altère pas le sentiment de dévastation que l'on ressent à la vue de ces intrus morts.

À mesure que l'on descend vers le sud, l'organisation de ces roches noires se précise. De simple saupoudrage de poussière de lune, elles se superposent pour former des murs, servir de bornes, de barrages, de clôtures entre les maisons, et délimiter de petites parcelles de terre arable rougeâtre. Les murs sont toujours plus haut, plus nombreux, plus solides. Jusqu'à former une ville de roche noire.

---

<sup>7</sup> Plateau fertile du sud de la Syrie. (Note de l'auteur.)

## **Une ville préservée**

Elle porte le nom de Bosra.

Qui sait quand cette ville est devenue noire, et qui, le premier, l'a faite ainsi, noire ?

Bosra se situe sur la route la plus ancienne menant de la Méditerranée à la Mésopotamie, de l'Égypte à la mer Rouge.

Qui donc a bâti cette ville ? Qui l'a ensuite défendue et libérée, qui l'a occupée, détruite, rebâtie, détruite de nouveau ? Qui en gardait le souvenir et qui l'oubliait ? Citons, entre autres, Alexandre, Judas Macchabée, Hérode, Philippe d'Arabie, les empereurs byzantins... Les anonymes sont beaucoup, beaucoup plus nombreux, mais d'eux, plus aucune trace dans l'Histoire.

Derrière chacun cependant subsiste une pierre.

La partie la plus ancienne de la ville actuelle est restée derrière les Nabatéens. La ville de roche noire est faite de pierres noires implantées dans le sol pierreux, noirâtre, scellées dans le roc. La porte de cette ville dite porte Nabatéenne paraît aujourd'hui basse car elle est presque à demi enfouie sous la terre.

Les Romains voulurent par la suite construire une ville blanche à cet endroit noir. Ils ont tenté au milieu de la ville noire faite de roche noire, au milieu de cette ville aux murailles, aux enceintes et aux cours noires, de tracer de grandes artères rectilignes bordés de colonnes de marbre blanc et rosâtre. Comme partout où l'empire est passé, ils construisirent des thermes, des édifices publics, et, naturellement, un théâtre. Le *Scaenae frons* et les colonnes sont de marbre blanc veiné de rouge pâle amené d'Égypte.

Plus tard encore les conquérants, les Croisés par exemple, se lancèrent à l'assaut du théâtre mais, chose surprenante, les Arabes de la dynastie des Ayyoubides la protégèrent. Ils élevèrent une puissante forteresse en forme de fer à cheval

qui enchâssait le théâtre et dessinait autour un anneau de défense. Le théâtre échappait ainsi à la vue des assaillants. L'arène de l'amphithéâtre, cachée derrière les murailles de la forteresse, inabordable, allait au fil du temps se remplir de terre et de sable. Il fallut attendre le milieu du XX<sup>e</sup> siècle pour qu'elle soit désencombrée. Avec sa double enceinte, ce théâtre romain est ainsi, aujourd'hui, le mieux préservé dans tous les pays méditerranéens.

La forteresse est creusée de tunnels noirs et de catacombes plus noires encore à cause de la fumée et des feux allumés par les nombreuses armées belligérantes qui y bivouaquèrent. Elle a été construite de pierres découpées, ciselées finement, de manière à ce que les blocs s'empilent parfaitement les uns sur les autres. Les hauts plafonds voûtés, les inaccessibles et sombres passages, les vastes cours – tout est en pierres sombres, bien adaptées et superposées. La seule source de lumière, ce sont ces hauts plafonds, ces ouvertures-fenêtres qui donnent une petite vue du très lointain ciel.

En un large cercle autour des deux constructions centrales liées par le destin, le théâtre et la forteresse, s'alignent des bâtiments d'habitation ordinaires. Beaucoup sont de nos jours encore occupés. Ils ont été construits avec moins de soin. Les roches ont été empilées sans recours au ciment, comme si le bâtisseur ne redoutait pas le vent glacé de l'hiver. Elles sont simplement posées les unes sur les autres, donnant au rare passant la possibilité d'entrevoir un instant dans le mur la lumière d'une lampe à l'intérieur d'une pièce.

Les bornes et les murs extérieurs ont été montés par simple entassement. En utilisant les petites pierres restantes et de formes tout à fait inappropriées. Ce qui leur donne un air de dentelle dure, de broderie de pierre poreuse, percée de trous.

Du sud, on pénètre dans cette ville par la porte noire des Nabatéens, et de l'ouest par une porte elle aussi noire du nom de Bab al-Hawa, la porte du Vent.



## **Deux bâtiments à Bosra**

Le premier est rectangulaire.

On considère qu'à l'origine, il fut construit comme simple édifice civil et, plus tard seulement, peut-être au III<sup>e</sup> siècle, transformé en temple chrétien. Il possède de très hauts murs. De nos jours, l'espace intérieur entre ces murs est dégagé, entièrement vide. Rien ne subsiste, plus aucune dalle de pavement, de traces de maçonnerie, de plante ou d'herbe. Plus de trace de rien. La ferme terre battue semble bien plate et lisse. Seul un buisson hirsute a réussi à vivoter en plongeant ses racines dans le mur nord. La couleur du bâtiment est jaune, jaune marron, et chaude. Le toit a disparu depuis longtemps. Un mur étroit porte ce qui reste d'une demi-coupole faite de briquettes peu épaisses, oblongues. Côté gauche se découpaient dans la pierre deux petites croix plates qui témoignent de l'absence de force dans la main du tailleur.

C'est une basilique sans nom. Ce sont des murs sans nom. Qui, jadis, formaient pourtant une maison. Y habitait le moine Bahirâ, celui qui partageait la conception christologique de Nestorius sur la nature du Sauveur. Une nuit, il accueillit et donna asile à un enfant qui, bien plus tard, devait revenir du désert en tant que prophète Mahomet. Ils conversèrent toute la nuit malgré l'aversion de Bahirâ pour les chameliers et les marchands qui, chaque mois, arrivaient de la Mecque avec leurs caravanes. Le garçon se montrant persévérant dans l'attention qu'il lui prêtait, Bahirâ l'entretint très longuement de la vie et de la passion du Christ. Et aussi de l'incompréhension de ses contemporains et de l'Église. Et de la nécessaire venue dans le monde d'un nouveau prophète qui sauverait le Christ.

De cette nuit-là vient le respect du Prophète pour certaines idées du christianisme.

\* \* \*

À une centaine de mètres de là, un autre bâtiment. L'une des plus anciennes mosquées préservées au monde. La date de l'édification de celle d'origine, qui fut reconstruite à de nombreuses reprises, est 720. Rectangulaire, elle a un toit d'une date très récente. Et des murs sur lesquels s'aperçoivent de multiples cloisons où sont insérées une multitude de pierres de formes et de provenances différentes. Celles-ci proviennent du gigantesque marché de pierres naturel qu'ont laissé derrière eux les habitants d'autrefois, les Nabatéens, les Grecs, les Romains. Tout près des massives colonnes carrées ou cylindriques, nettement moins élégantes, les bâtisseurs en ont laissé de gigantesques, élancées, romaines, avec des chapiteaux corinthiens. La tour, le minaret qui domine le bâtiment peu élevé, est resté rectangulaire, emprunt à l'architecture byzantine. Cette mosquée porte le nom du calife Omar – à qui est due la victoire sur la Syrie au milieu du VII<sup>e</sup> siècle – et se situe au point de départ de cette campagne victorieuse.

Aujourd'hui encore les deux constructions sont à peu de distance l'une de l'autre.

La première n'abrite personne (si on omet le buisson), pas même, semble-t-il, des oiseaux.

La seconde est vivante, avec ses tapis élimés qui portent les traces d'une multitude de pieds nus ; cinq fois par jour les hommes viennent à bicyclette, à dos d'âne, à pied d'une ville qu'un imprudent pourrait croire quasiment inhabitée.

## **Le tombeau d'Abel, si cela se peut**

Pour y accéder il faut traverser ladite zone militaire. Et donc franchir un check-point, rouler sur un ruban ou sur un fil de fer et continuer sous le regard du soldat de garde qui, du bras, fait signe d'avancer. D'autres soldats sont là, tout près, dans des tentes sales, peut-être à boire du thé, peut-être à suivre une émission à la télévision, ou pas.

Il faut emprunter une route de crête, très raide. D'un côté et de l'autre s'étendent de vastes espaces de jaune et de blanc morts. L'endroit se nomme Tel Nabi Habil, ce qui signifie le mont du prophète Abel. Les versants de la montagne de Hébron sont parsemés des ossements de nombreux ancêtres communs, musulmans, juifs, chrétiens.

Caïn avait tué son frère Abel. Ce meurtre est rapporté dans tous les livres anciens. Mais certains livres disent que Caïn dû porter dans ses bras son frère mort pendant les quarante années suivantes. Entre-temps, si cela se peut, Caïn s'était entretenu avec le Créateur qui, apparemment, Lui non plus, ne savait que lui dire de faire de la dépouille de son frère. Caïn aperçut alors deux corbeaux. L'un d'eux, à coups de bec, creusait la terre afin d'y enfouir le corps de l'autre. Caïn fit de même. Adam et Ève ne firent que regarder. Jusqu'alors, aucun homme n'était mort, et Caïn dut apprendre des oiseaux.

Plus tard Alexandre de Macédoine passa par-là. Cette fois encore selon une légende, il trouva, fit enclore et ainsi sauvegarda le tombeau d'Abel sur le flanc de la montagne de Hébron.

Aujourd'hui le lieu est une large construction de plain-pied en forme de P (П) cyrillique, avec une cour dallée au milieu de laquelle seul un arbre aux branches ramifiées donne de la fraîcheur. Cette construction, à en croire la légende, abrite la sépulture d'Abel. C'est en réalité un sarcophage de sept mètres de long, d'un seul tenant de roche vous dit-on mais sans vous

laisser vous en assurer car le tombeau est recouvert d'une couverture verte. Abel était grand.

Chrétiens et musulmans viennent ici, les chiites bien plus que les sunnites (quantité d'autobus arrivent d'Iran avec une multitude de femmes en tchador), et les gardiens du tombeau sont des druzes.

D'astucieux marchands ont eu l'idée d'ouvrir une boutique en plein air juste devant l'entrée de la cour du mausolée. Leurs combis sont chargés de tables pliantes aisément transformables en étals et d'innombrables rouleaux de tissu de couleurs vives mais, pour la plupart, noir. Les Iraniennes s'agglutinent autour des tables-étals, achètent quelques mètres de tissu qui, en un clin d'œil, feront de nouvelles robes qu'elles se jetteront simplement sur la tête et le visage.

## **Les druzes**

Les druzes n'ont pas de fêtes religieuses exceptée une seule : la fête du Sacrifice en souvenir d'Isaac et d'Abraham. Les druzes n'ont pas de lieux saints ou de sanctuaires connus car ils se situent à des endroits que rien n'indique. Les druzes se comportent comme des musulmans de la branche chiite-ismaélite. Par ailleurs, les femmes n'épousent que des druzes qui, eux, n'ont jamais deux femmes, voire plus. Ils croient à la métemp-sychose mais à la seule réincarnation de leurs âmes à eux, les druzes. Ils sont toujours environ trois cents mille ou un peu plus. Quand l'un meurt, un autre naît. Les druzes ne s'étendent pas, n'acceptent pas de nouveaux membres dans leur cercle et, ainsi, préservent le secret. Ils savent vivre en solitaire et se garder de tout. Ils se divisent en « corporels » et « initiés ». Les premiers sont les gens ordinaires, les seconds les initiés à un système philosophique et religieux très complexe. Les initiés ne peuvent l'être avant l'âge de quarante ans mais des femmes peuvent se trouver parmi eux.

Les druzes sont vêtus de noir, plus exactement de noir et de blanc. Ils sont habillés proprement, pantalon de toile noire, au fond très bas, et chemise blanche. Les femmes portent de longues robes noires, et de fins foulards blanc noués autour de la tête d'une manière très différente de celle dont les femmes d'ici nouent les leurs.

Quand les druzes travaillent en ville, ils exercent généralement des activités de service, garçon de café, par exemple. Ils enfilent alors des gants blancs, sourient, et ont une attitude irréprochable. Du reste, peut-on réellement savoir qui est druze et qui ne l'est pas ? Ils maintiennent un strict secret vis-à-vis de tous les non-druzes. Et si besoin était, afin de se protéger, ils pourraient aller jusqu'à renier leur foi.

Parmi toutes les choses qui, chez les druzes, entretiennent le mystère, il y a leur rôle de gardiens du tombeau d'Abel.

## **Une blessure noire sur la route des Cha'akba**

Une montagne arrondie qui semble planer au-dessus d'une vaste plaine rocailleuse.

Bas noir, milieu vert, et sommet coiffé d'une petite couronne blanche. Elle offre un contraste tranché.

Au pied, d'un côté, des camions et des petits engins qui en creusent l'intérieur. Qui l'ouvrent. Le matériau noir extrait est précieux et se vend bien. Il sert à fabriquer quelque chose mais la chroniqueuse n'a pas retenu ce que c'était. Là où s'extrait ce qui se vend bien bée un trou énorme, effrayant, totalement noir, totalement sec. Une blessure. Cette montagne est en réalité une bulle de lave refroidie, dure, pétrifiée, un volcan endormi dont le corps de feu s'est éteint, desséché, et transformé en ardoise émiettée.

Noire et morte jusqu'à mi-hauteur, tendre et arrondie ensuite, couverte d'un tapis d'herbe fraîche et verte – telle est cette montagne.

Au sommet, une petite construction. Blanche, avec une coupole. Qui n'est ni une maison, ni un temple, ni la réalité, ni le rêve. Tout là-haut, sur son tendre et doux tapis, aux premières heures du jour cette construction blanche baigne dans la lumière laiteuse et rougeâtre du soleil matinal ; si loin là-haut, elle paraît très proche du ciel. Du blanc sur le vert, et du bleu au-dessus du blanc.

Dans la lumière.

En bas, au pied de la montagne, le noir, un vent cinglant, glacial aussi, paraît souffler, et par cette blessure, c'est l'enfer qui semble pointer le bout du nez.

**LE C H E M I N D E D A M A S**



## Du hasard

Un brusque virage me conduit vers l'Orient.

À la librairie du Jugoslovensko dramsko pozorište<sup>8</sup>, juste avant le voyage, je prends le premier livre qui me tombe sous la main, je l'ouvre au petit bonheur et, à la page Hasard, ce ne sont pas de mots que je vois en premier mais des petits traits. Puis je lis les mots qu'ils signalent. Ces petits traits servent-ils à morceler le texte ou à souligner quelque chose ? À cet instant de ma lecture, j'ignore leur vraie signification mais ils fixent mon attention précisément sur ces mots ainsi marqués. Une puis deux lignes interrompues, et je reste longtemps encore sans savoir si elles séparent ou rattachent ce qui précédait et ce qui suit, si elles sont là pour faire ressortir le sens ou – tout bonnement – pour capter mon regard.

Ce que je tiens entre les mains, c'est le magazine *Istočnik*<sup>9</sup>, et le poème que je parcours, c'est « La Fête de la paix » d'Hölderlin.

Dans cette librairie, j'ai l'esprit ailleurs, je suis sur le départ, j'ai dans ma poche un billet d'avion Budapest-Damas : à cause des sanctions, plus aucun vol direct au départ de Belgrade. Je ne saurais dire ce que je lis, mais je le fais avec la sensation d'avoir là un chemin balisé.

Et pour la première fois Le Chemin de Damas m'apparaît n'être pas un simple voyage qui mène à Damas.

Je vois que ce panneau indicateur qui pointe d'une page imprimée, ouverte au hasard, me dit manifestement quelque chose. J'ai beau me creuser la cervelle, je ne comprends toujours pas. J'ai beau tendre l'oreille, je n'entends rien, le vrombissement des moteurs de l'avion m'assourdit. Je n'en suis qu'au début.

---

<sup>8</sup> Le théâtre dramatique yougoslave de Belgrade.

<sup>9</sup> L'Oriental.

Au premier pas.

Bien plus tard à Damas, tranquillement, prudemment, je reviens à ce texte, j'y retourne. Mais cette fois encore mon oreille n'est pas prête pour l'abstruse Paix un jour de fête. La lecture accompagnée de compréhension viendra bien après, quelques trois semaines avant Pâques, au cours des jours glaciaux de mars 1996. Dès l'instant où j'aurai su embrasser du regard une vision claire, celle-là même que Hölderlin avait perçue et nous avait livrée 192 ans plus tôt.

Mais reprenons au début. Ce qui était souligné, séparé ou rattaché sur cette page que le Hasard avait ouverte pour moi, qu'était-ce donc ? Qu'avais donc vu d'abord à la librairie du Jugoslovensko dramsko pozorište, mon billet d'avion en poche et alors qu'il me fallait me hâter pour prendre le chemin de l'Orient, puis au morne aéroport de Budapest, puis dans l'avion, et plus tard encore sur la terrasse de mon nouveau lieu de séjour ?

« *Sous les palmiers de Syrie brillait la lumière* » était souligné de petits traits ou uniquement marqué de tirets.

« *Sous les palmiers de Syrie brillait la lumière des montagnes consacrées* » était-il dit dans une autre version en quête d'une image plus claire ou d'un mot plus exact.

« *Sous les palmiers de Syrie brillait la lumière des montagnes consacrées* » restait toujours pour moi obscur, rien de plus qu'un joli vers.

Et dans l'ultime version découverte 150 ans après l'écriture du poème s'est fait jour le dernier mot perdu dans l'obscurité, le mot qui se consolide en image et qui dit

*(...) là-bas sous le palmier syrien*

*Où la ville s'étend à proximité, près d'une source*  
\_\_\_\_\_ ;

*Le blé bruissait alentour, la fraîcheur respirait doucement*

*De l'ombre des montagnes consacrées. (...)*

La lecture obscure est ainsi devenue claire, lumineuse.

Ces mots écrits il y a longtemps ont donné un sens au brusque virage de mon chemin en direction de l'Orient. De l'ombre des palmiers syriens, des vibrations avec lesquelles respirait leur fraîcheur, de la proximité d'une source d'eau rare et précieuse, au cœur d'une ville située sur le cours de cette eau, de la fraîcheur des palmiers et du blé qui ondule et bruisse, est apparue – comme dans un miroir – presque inchangée, presque intacte, à peine altérée par le temps l'image du paysage traversé par le prince Svetkovine.

## **Veille de Noël**

C'est la veille de Noël. Un bon jour.

Quelque part au-dedans, au milieu (où est-il ce milieu ?) se constitue une sorte de boule, un sentiment qui se contracte mais sans durcir. Qui prend juste la forme de ce que je porte tranquillement – à la manière d'un enfant dans l'utérus.

Devant mes yeux, rien ; même si semble se trouver là quelque chose qui tient d'une membrane tremblotante derrière laquelle se dessine une image. Une image, ai-je dit ; non, c'est très inexact. Et sûrement pas une image qui représente quelque chose. Je dirais plutôt – une grotte, une paille, une étoile... Rien de tout cela. Juste un tremblement incertain. Non pas certain. Très incertain. Mais joyeux.

J'ai préparé le repas du réveillon. Cassé des noix. Vidé dans l'évier les viscères humides des poissons. Sans être dérangée par personne.

Les convives étaient de haut rang, en habits noirs. Le sapin de Noël clignotait, et aussi l'or aux doigts, le souci de l'étiquette était notable, la conversation posée, menée principalement en anglais et en russe... Le pain, toutefois, se cassait avec les doigts.

Minuit est arrivé. Après minuit, plus personne. La conversation s'est déroulée entre nous, calmement, en serbe, et la joie (sans image) du matin crépitait et couvait encore doucement.

## **Le dimanche à Damas**

Une partie des Arabes ne sont pas musulmans.

Une partie des Arabes n'ont pas embrassé l'islam et continuent à se signer. Le plus souvent vivement, en cinq traits, si bien que ce signe de croix est à la fois « oriental » et « occidental », à la fois orthodoxe et catholique. Parmi ces Arabes, quelques-uns se rendent à l'église la tête couverte du foulard rouge et blanc typique des Bédouins ou noir et blanc des Palestiniens. En prière, certains ont les paumes des mains tournées vers le haut, comme s'ils tenaient un livre, et quelques femmes se couvrent la tête d'un léger fichu dentelé, très souvent noir. On peut voir la même façon de prier chez les Arméniens orthodoxes, les Syriens orthodoxes et les orthodoxes de rite grec.

La majorité des églises chrétiennes, notamment les nouvelles, apparaissent sereines. Elles sont claires, éclatantes de lumière naturelle et artificielle, pleines d'enfants, de murmures et de grands bruits ; elles se sont affranchies de l'atmosphère lourde et maussade de certaines cathédrales occidentales, et aussi de l'exiguïté et de la récipiscence d'autres églises orthodoxes. Les églises et les patriarchats sont de grands bâtiments, mais sans démesure, sans gigantisme. Tous sont néanmoins magnifiquement entretenus, et les plus vieux régulièrement rénovés. On a parfois l'impression qu'ils le sont un peu trop, qu'on n'a pas lésiné sur l'entretien, et qu'il leur manque du même coup la patine et tout ce que le temps laisse derrière lui.

Les jours de fête ou lors d'un événement important pour l'Église, on voit fleurir des slogans inscrits sur de longues banderoles de toile, sur des étoffes qui volètent au vent. Les cours de ces églises sont aujourd'hui encore des lieux de rassemblement où les gens aiment se retrouver et à bavarder. Pour les fêtes, ils revêtent leurs plus beaux habits et viennent avec toute

leur famille, entourés d'une multitude d'enfants, parfumés, et les bras chargés de fleurs. Tout ce qui leur importe est là.

Les ministres aussi se rendent à l'église – ceux, il va de soi, chrétiens. Leur nombre n'est peut-être pas élevé mais toutefois supérieur à ce que pourrait croire qui est peu au fait des conditions qui prévalent ici. Accompagnés de leurs femmes et enfants, ils se placent au premier rang, et le clergé s'adresse à eux avec un respect particulier. Lors du prêche, les prêtres très dignes ne manquent pas de citer le nom du chef de l'État et de prier pour qu'il ait la santé et une longue vie.

Le dimanche matin les cloches sonnent au-dessus de Damas.

## **Concile œcuménique**

Ici, dans un Orient à prédominance musulmane, une église chrétienne fait davantage figure de maison, de demeure que de lieu grandiose où se confesser et de demander la rémission de ses péchés. Comme si le souvenir du temps des catacombes et des grottes était toujours frais, l'église est un lieu de réunion, de vie. Les grottes peuvent, du reste, se rencontrer partout. Se trouve ainsi la petite église souterraine de saint Ananie, le maître et consolateur du futur apôtre Paul à cet instant encore frappé de cécité. Et l'église de sainte Thècle, la première femme martyre et sainte, disciple de ce même Paul, est également une grotte. Les environs de la vieille ville chrétienne de Saidnaya sont riches de grottes, d'ermitages, de lieux propices à une vie ascétique d'anachorète. Peut-être est-ce en souvenir de ces saints lieux sous terre que, dans cette région, les voûtes des églises ne paraissent pas aussi hors d'atteinte et grandioses que leurs cousines occidentales ; il y a moins d'or et d'éclat, davantage de lumière, et Dieu qui y habite n'a pas l'air sévère et déplaisant mais charitable et souriant.

Quels que furent le nombre et la nature de divisions au sein de l'Église chrétienne, quels que furent les événements tumultueux et dramatiques qui découpèrent les chrétiens en grands et petits groupes, en orthodoxes et schismatiques – selon le point de vue où on se place – ces scissions n'ont pas réussi à détruire le sentiment d'unité de la communauté chrétienne d'Orient. Dans cette région prévaut de nos jours le regroupement des minorités (d'elles-mêmes) isolées qui croient au Christ.

Nul ne connaît le nombre de chrétiens. Le patriarche d'Antioche chuchotait parfois : « Nous sommes une goutte dans la mer ». Ce fait, en soi, distingue très nettement ce groupe de celui où les chrétiens sont en majorité – le monde occidental,

Europe et Amérique. Damas est un endroit de vie d'œcuménisme et aussi de conciles œcuméniques officiels.

La grande salle de l'église orthodoxe de la Sainte-Croix est bondée, resplendissante de lumière, tous les chandeliers de cristal sont allumés, il se dégage une curieuse sérénité, une intimité. Les dignitaires religieux sont vêtus de noir. Parfois une chemise rouge lance un éclair, ou une ceinture violette, une calotte demi sphérique capte le regard, ou une capuche ornée de petites croix blanches ou, simplement, la fulguration de l'or pur d'une croix.

Toute l'Église d'Orient est réunie : les deux patriarches d'Antioche, le patriarche de Jérusalem, le patriarche copte, l'archevêque de Chypre, et le catholicos arménien.

Le patriarche hôte parle sereinement malgré sa voix voilée d'homme âgé. La fin d'une phrase a parfois une petite tonalité plaisante, les invités sourient, l'un d'eux s'exclame, le patriarche sourit à son tour et répond. Et reçoit en retour les rires des présents.

Le lendemain du concile, les patriarches et le catholicos ont été reçus par le grand mufti de la communauté islamique de Damas. Dans la grande mosquée des Omeyyades, le vendredi à cinq heures de l'après-midi, à l'heure de la prédication. Mille hommes déchaussés, assis sur leurs talons, assistaient à cette réunion des plus hauts dignitaires musulmans et chrétiens, et suivaient sans sourciller les lents mouvements de bras et les plus lents encore mouvements des yeux des invités et de leur hôte, écoutaient avec beaucoup d'attention les mots choisis, et avec plus d'attention encore l'intonation des voix de leurs chefs.



## Saidnaya, la fête

Des dizaines de lustres de cristal ou de simple verre s'abaissent du plafond de l'église de la Sainte-Vierge dans la petite ville de Saidnaya. Ils descendent très bas, effleurent presque la tête des visiteurs les plus grands. Malgré plusieurs ampoules hors d'usage, ils éclairent fort, et la puissante blancheur du jour venue de l'extérieur se mêle à la lumière artificielle, se reflète sur une multitude de chevalets, et compose avec elle une luxueuse masse palpitante. L'église est nouvelle, Jésus y est présenté tel Mr. Universe, en riche robe blanche cousue dans le célèbre brocart jaune or de Damas.

Le service se fait ici en arabe. Par instants seulement on entend des mots tels *Kyrie*, *Christos*, ou *Aliluïa*. Parler d'autres langues n'aide en rien, un étranger ne parvient même pas à reconnaître le mot « dieu ».

L'Église orthodoxe grecque est implantée ici depuis plus d'un siècle, mais pas au sens linguistique ou ethnique. Le clergé est local, arabe, et étudie principalement au séminaire de Jérusalem ou de Beyrouth. La langue liturgique est l'arabe, et les fidèles sont eux aussi des locaux, Syriens et Libanais.

En ce matin de fête de la nativité de la Vierge, l'église est pleine. Et éclairée. Il y a là une jeune femme avec deux petits enfants. Quand le bébé dans ses bras commence à s'agiter, elle chuchote pour le consoler, dégrafe sa robe et lui donne le sein. Il y a là aussi un homme âgé en pantalon de toile d'une coupe particulière (le fond, très bas, lui descend pratiquement jusqu'à mi-jambe) et à la tête couverte d'un foulard blanc retenu par un double lien noir tressé – une tenue qui pourrait être attribuée à un membre de la secte des druzes. Il y a là encore une vieille dame avec un foulard noir garni de dentelle baissé sur son visage, elle veut se montrer la plus fervente à prier. Un peu plus loin, un homme jeune, aux yeux bleus, lui aussi cherche à affi-

cher sa ferveur lors de la prière. Avancée en âge, elle veut par sa dévotion se recommander à la Vierge avant le grand voyage ; plein de vitalité, répondant à un dessein dont il n'a peut-être pas conscience mais qui est évident pour qui le regarde, il veut apparaître meilleur et plus dévot face à ses concitoyens.

Se trouvent là aussi une quinzaine de fillettes de 5 à 10 ans ; en robe de toile blanche écrue, rêche, coiffées de petites casquettes, elles ont leur place tout près de l'autel, côté droit. On dirait une volée de petits oiseaux blancs. (Comme tous les monastères des environs, Saidnaya abrite aussi un orphelinat.) Dans leur dos, bien cachée et invisible pour elles, se déploie toute la « scène », les religieux, le chœur et les choristes, et, bien sûr, l'assistance. Elles sont tellement retirées et cachées du monde et de la foule que tout au long de la liturgie, elles n'auront devant les yeux que l'icône d'une Vierge pleurnicharde, grimaçante, qui fait davantage penser à une femme battue par un mari violent qu'à une sainte heureuse de la naissance du prophète annoncé et de l'enfant-que-le-monde-entier-attendait.

Dans la travée derrière les fillettes, une fille un peu plus âgée, qui peut avoir 14 ans. Elle porte déjà la petite robe noire de nonne, et un foulard fortement serré sur sa tête et ses cheveux, agrafé d'une multitude d'épingles à boule noire, brillante. Son visage est si étroit qu'au cours du service il paraîtra toujours plus rouge, plus comprimé, plus gonflé.

Au monastère, la nuit qui précède la nativité de la Vierge et une nuit de liesse populaire, de fête, d'assemblée, de kermesse. On se réunit, on vient avec les enfants, on apporte de quoi manger, des nappes, des instruments... Au terme de cette nuit de divertissement familial, partout dans le monastère, dans les cellules, les couloirs, les cours, sur les terrasses et dans les passages, on étend des couvertures et de fins matelas. Les enfants, usés d'avoir gambadé partout et joué, se couchent les premiers, puis la fatigue abat leurs grand-mères, et, au bout du compte, se posent les plus résistants, les jeunes. Des familles s'en retournent aux aurores. C'est debout, les yeux rouges, que certains voient arriver le matin.

Le matin, juste avant la liturgie, on peut encore voir des enfants profondément endormis dans les coins, entourés de monceaux de papier, de restes de nourriture, de sacs plastique et de bouteilles de jus de fruits et d'eau, le visage rougi par le soleil qui les éclaire mais ne les réveille pas.

Au cours du déjeuner, l'évêque fait grief au peuple de venir pour se repaître, jouer et chanter, et de n'avoir cure du service divin. Il exprimera ses reproches avec un léger sourire, sans incrimination.

## **Le lavage des pieds le vendredi saint**

L'Église orthodoxe de Syrie est dite aujourd'hui encore « jacobite ». Les Syriens constituent l'une de communautés religieuses parmi les plus anciennes de la région et du monde chrétien dans son ensemble. Ils ne reconnaissent pas les actes du concile de Calcédoine et, à l'instar des orthodoxes arméniens, sont restés dans une certaine mesure esseulés et isolés entre les Églises orientale et occidentale.

Dans sa liturgie, l'Église de Syrie a préservé et continue d'utiliser l'araméen, la langue de la Palestine biblique dans laquelle fut écrite une partie de la Bible et que parlait le Jésus historique. Les chants entonnés lors de cette même liturgie, notamment ceux avant Pâques, diffèrent fortement les uns des autres et semblent avoir été découverts à diverses profondeurs du site archéologique. Les chants autochtones sont visiblement plus anciens et parfois plus semblables aux chants juifs qu'à tous les autres.

Avant Pâques, l'église est toute en lumière, une certaine gaieté l'emporte malgré la tristesse et le côté dramatique du rituel. À vrai dire, on joue, on représente ici, comme au théâtre, le rituel du « lavage des pieds » qui, selon les Écritures, conclut le Dernier Repas. (Jean, XIII) Onze enfants du voisinage en robes blanches, le dos marqué d'une croix rouge tristement fine et pointue, interprètent les apôtres.

Le patriarche est Jésus. Dans une petite bassine, il lave les pieds de chacun des enfants, l'un après l'autre, puis les sèche avec la toile blanche dont il s'est ceint comme d'un tablier.

On rapporte la conversation biblique. Avec plus ou moins de trac, les enfants s'acquittent de leur petit rôle. Le douzième apôtre, Simon-Pierre qui, du fait du sérieux de son rôle, est aus-

si consacré et, par-là même, tranche avec les petits jeunes, engage alors la conversation avec Jésus :

*Toi, Seigneur, me laver les pieds ?!*

Avec une douceur paternelle, Jésus répond :

*Ce que je fais, tu ne le sais pas maintenant, tu comprendras plus tard.*

Pierre s'obstine :

*Non, jamais tu ne me laveras les pieds !*

Jésus, le ton maintenant résolu :

*Si je ne te lave pas les pieds, tu n'as pas de part avec moi.*

Volte-face de Pierre qui donne dans l'exagération :

*Alors pas que les pieds, mais aussi les mains et la tête.*

Jésus, conciliant :

*Celui qui a pris un bain n'a pas besoin de se laver, il est entièrement pur ; vous êtes purs, mais pas tous cependant.*

Cette pièce qui se donne devant l'autel de l'Église syrienne le vendredi saint est amputée de la partie qui, sinon, clôt l'avant-dernier acte du grand drame biblique : le baiser nocturne, inattendu, qui flétrit le traître, désigne le Roi et le livre aux soldats romains.

Le service se poursuit, l'église est remplie de gens ordinaires, les parents des enfants-apôtres filment l'événement avec leurs caméras vidéo : sur la partie surélevée devant l'autel tendu simplement d'un rideau de velours rouge foncé, le 138<sup>e</sup> patriarche de l'Église orthodoxe de Syrie, exceptionnel de dignité, tête nue maintenant, une serviette de toile blanche nouée autour de son habit rouge vif, est accroupi sur la pierre froide devant les pieds nus des enfants à qui il tarde de filer dans la cour où, dans un grand vacarme, les attendent les autres enfants du voisinage.

*Vous êtes purs, mais pas tous cependant, leur dit-il.*

## **Les illuminations du 24 décembre**

De la porte Bab Touma à Bab Charki s'étend, jusqu'à un certain point ghettoisée, la partie chrétienne de la ville de Damas. Noël se fête ici le 24 décembre. La frontière d'avec la partie musulmane, où on ne célèbre pas Noël, est invisible et se franchit insensiblement. Elle se perçoit toutefois au fort *crescendo* de la lumière. L'éclairage public ordinaire s'efface rapidement devant de multicolores lumières de fête. Aux fenêtres et aux balcons, aux loggias et aux vérandas, à l'intérieur de pièces aux rideaux délibérément enlevés ou tirés de façon à ce que les regards puissent pénétrer le plus profondément possible... partout des lampes sont allumées. De longues chaînes de lampes éclatantes. Bariolées, clignotantes, petites, grandes, de couleurs les plus variées, décorant des sapins, véritables ou en plastique, éclairés et resplendissants, aux fenêtres, autour des jambages de portes, des colonnes, des poignées, enroulées autour des troncs d'arbres, tendues entre les fenêtres dans les rues étroites ou entre les devantures de magasins, en rangs doubles ou triples, en cascades clignotantes – elles sont partout, des milliers, des centaines, des millions d'ampoules de couleur.

Ce ne sont pas là les illuminations de Noël que l'on peut voir dans les grandes villes du monde et que les municipalités installent pour faire monter le plus possible la fièvre acheteuse des habitants et vendre le plus possible de cadeaux de Noël.

Ici chacun installe ses propres lumières de Noël. Chacun rivalise d'imagination avec le voisin, chaque balcon est différent, doit se voir de loin, et la diversité, l'individualité, la pétulance du désordre créent une sensation de gaieté peu courante, de fête authentique. Tel un troupeau, massés et regroupés dans un petit espace de la ville, ces gens qui partagent la même foi allument une fois l'an leurs petites lampes et composent un ciel étoilé qui éclaire le chemin des Rois mages.

Néanmoins, le rythme où palpitent ces innocentes lumières recèle aussi une bravade tranquille, muette. Chaque habitation, chaque maison, chaque boutique ainsi se marque, se désigne, donne à entendre – et par ce signe apposé sur sa porte ou sa fenêtre s’inscrit de son plein gré sur une liste imaginaire.

Avec ces lampes se célèbre la Lumière le jour de l’année où elle est la plus faible. Comme si dans ce pétillant déversement de lumière artificielle se cachait un peu de la révolte de Mithra défait.<sup>10</sup>

---

<sup>10</sup> Divinité indo-iranienne du soleil et de la lumière.

## Trois fêtes les mêmes jours

En ces jours d'avril, les juifs fêtent Pessah, les musulmans le petit Bayram, puis viennent à une semaine d'intervalle, les premières puis les secondes Pâques, les « leurs » et les « nôtres ». Tout est mélangé. Pour qui observe, toutes ces fêtes printanières, d'abord tristes puis joyeuses, deviennent une immense chape de silence posée sur les rues de la ville et émaillée de sporadiques clameurs de joie.

\* \* \*

Vu de Syrie, Pessah est quelque chose de lointain, de presque inexistant. De ce côté, il ne semble pas y avoir de juifs ou, alors, à peine quelques centaines d'âmes. C'est pourquoi, ici, Pasha ne parvient à l'observateur que par le biais d'une lettre envoyée d'Israël. Qui dit ceci :

« Chère Ivana,  
*Simha raba* / Immense joie  
*Simha raba* / Immense joie  
*Aviv magia* / Le printemps est là  
*Pesah ba* / Pessah (Pasha) est là !

Je chantonne constamment cette comptine juive. Je suis vraiment heureux. Après une longue, longue période, je serai chez moi cinq jours et demi ! Pessah ! Enfin Pessah ! (Đura Daničić et Vuk Karadžić <sup>11</sup> ont traduit, probablement à partir du slavon, cette fête « Pasha ».) Pessah se célèbre en souvenir de l'Exode d'Égypte et des quarante années d'errance dans le désert sous la conduite de Moïse. Moïse se dit *Moshe* en ivrit (hébreu), le E final portant l'accent et non le O comme dans le pré-

<sup>11</sup> Ces deux écrivains ont traduit en serbe, respectivement, l'Ancien et le Nouveau Testaments.



nom de notre *Moša Pijade*<sup>12</sup>. En souvenir de l'esclavage en Égypte et des quarante ans de souffrance qui précédèrent l'arrivée en Terre promise, on s'abstient de pain sept jours durant. Il existe une « loi de Pasha » particulière qui interdit pendant ces sept jours la vente de tout produit contenant du levain. Alors que les Israelites mourraient de faim dans le désert, du ciel Dieu leur envoya la *mana*, selon le terme employé par Daničić, la manne. Ici, on dit *matsah* (prononcé avec un premier A bref), et nous en Yougo, dans la communauté juive, nous disions *matses* (qui, généralement, arrivait de la Hollande dans des paquets ; nos maisons étaient toujours pleines de miettes et nous, les enfants, adorions les picorer comme des poules ; c'est de la pâte cuite sans levain). « Les enfants d'Israël mangèrent de la manne quarante ans durant, jusqu'à leur arrivée en pays habité. » (L'Exode, 16, 35). La loi israélienne de Pasha reflète directement la loi religieuse : « Pendant sept jours tu mangeras des azymes et, le septième jour aura lieu une fête en l'honneur de Yahvé. Durant sept jours, on mangera des azymes et on ne verra pas chez toi de pain levé ; on ne verra pas chez toi de levain, dans tout ton territoire. » (L'Exode, 13, 6-7)

Conformément à cette loi de Pasha, au cours de ces sept jours interdiction est donc faite de vendre tout produit contenant du levain. Quelques jours plus tôt débute le grand ménage, le nettoyage de la demeure. Chaque chose est déplacée, chaque recoin de la cave au grenier littéralement inspecté, tout est nettoyé et nettoyé à fond, toute miette de pain trouvée doit être brûlée. À la veille de cette semaine tout produit contenant du pain et du levain disparaît des rayons des magasins, tout est nettoyé, les rayons sont recouverts de papier ou de toile pour qu'ils ne se voient pas. Les fabricants de *matses* s'activent des semaines avant Pessah, et tout le monde achète le *matses* de Pessah. Pour les juifs religieux, tous les autres produits / aliments doivent être spécialement indiqués comme étant *kosher pour Pessah*. On achète spécialement de la vaisselle et de nouveaux couverts ou, éventuellement, on les porte chez le rabbin

---

<sup>12</sup> Homme d'État yougoslave (1890-1957).

pour un nettoyage rituel. Tout objet dans la maison doit être *kosher* (meubles, balais, pelles, literie...)

Pessah 1992 réserva une désagréable surprise aux « nouveaux rapatriés » que nous étions. Nous nous sommes retrouvés dans bière ! Nous, les autres voisins du « centre d'absorption », avons bu pendant une semaine de toutes petites gouttes des deux bouteilles qui restaient par hasard. Depuis, ma chère amie, fini d'être pris au dépourvu. Tu penses que nous nous sommes mis au vin ? Tu pardonneras à ton mécréant d'ami et à ses voisins, mais, depuis, nous faisons des réserves et achetons, au moins, une caisse de bière chacun. Et pour que les autres n'y voient que du feu, sur nos terrasses nous utilisons des tasses à café (j'ai vu que les autres voisins se mettaient subitement à boire du café au lait pour Pessah.).

Eh oui, je suis allé prendre un *café au lait*... »

D'après cette lettre qui m'est arrivée, ce fut un Pessah « joyeux », celui qui représente une partie de la vie, du quotidien, une fête qui se célèbre dans le pays et chez un peuple dont, vu d'ici, on ne peut que dire qu'il est « si proche et, pourtant, si loin ».

\* \* \*

Bayram, en Syrie, est la fête de la grandeur. Pour l'observateur qui ne voit pas la maison de l'intérieur et qui est peu au fait des règles de conduite, d'habillement, et d'accomplissements des actes rituels, la paix est la caractéristique de base de cette fête. Une fête reste une fête. Au-dessus de la ville, dans l'atmosphère, un jour de fête, quelle qu'elle soit, quoi qu'on célèbre, et quel que soit le dieu auquel elle se rapporte, le silence règne toujours.

Quelque chose est quand même visible de l'extérieur : pendant le temps de Bayram, les musulmans se rendent en pèlerinage à la Mecque. En voyage organisé par des agences, en longs convois d'autobus. Il leur faut se vêtir de tissu non cousu,

non percé par une aiguille, et avoir le bagage traditionnel – un sac de chiffon jeté sur les épaules. Les pèlerins modernes ont une apparence très différente. Qui est fonction du moyen de transport utilisé et de leurs possibilités financières.

Un jour ou deux après Bayram, les hadjis commencent à rentrer de la Mecque. Ils ornent alors leurs maisons et logements de vives lumières, de lampes alignées sur un fil électrique. Ce fil se tend du sol à la fenêtre de l'habitation, de façon à ce que les ampoules forment un triangle resplendissant. La maison du hadji s'aperçoit de loin et est dignement indiquée. Chacun doit savoir où il est allé. Et les sept jours suivants, sa porte est ouverte pour les félicitations. De dehors on peut voir des gens habillés avec solennité arriver, s'asseoir un court moment puis laisser la place aux visiteurs suivants et repartir gratifiés de quelques gouttes de sainte eau du désert saoudien.

Dans la vieille ville de Damas, les jours suivants Bayram, on peut voir des arcs de triomphe faits de verdure séchée, décorés de papiers de couleurs qui portent des messages du Coran et des drapeaux de l'Arabie saoudite.

\* \* \*

En ces mêmes jours de printemps tombent les deux Pâques. Les chrétiens fêtent la semaine sainte séparément et ensemble : le petit groupe des protestants ; celui nettement plus important des catholiques ; les franciscains (qui disent de courtes messes qui en imposent) ; la joyeuse Église du Soudan (service d'une grande richesse pour sa musique et son déroulement naturel) ; et il y a encore les catholiques arméniens (chants en chœur, à quatre voix au son d'un orgue) et les catholiques syriens.

La semaine d'après, la semaine sainte orthodoxe, c'est de nouveau la fête : chez la majorité des Syriens orthodoxes, le vendredi saint est marqué par la scène qui commence le Dernier Repas, le moment où Jésus lave les pieds de ses disciples. Chez

les Grecs orientaux le service est célébré à deux reprises dans la journée, on chante à une seule voix, à la manière byzantine, et l'église est bondée. Viennent ensuite deux jours de grand calme. Puis de la petite chapelle russe installée dans un appartement de taille moyenne dans un immeuble d'habitation au centre de la ville, on entend monter :

*Hristos voskrese iz mjertvih !<sup>13</sup>*

---

<sup>13</sup> Christ est ressuscité d'entre les morts !

## **Via dolorosa... Pâques, toujours**

Le paysage :

Une profonde vallée tapissée d'une forêt vert tendre. Au fond, couleur vert clair, une rivière sinueuse – la frontière naturelle entre deux pays. Une partie de celle qui sépare la Syrie du Liban, la partie où il n'y a ni soldats ni bornes de pierre visibles. À un moment, pourtant, émerge brusquement du vert, au trot, un soldat à cheval. Dans le lointain, au-dessus de la verdure, côté libanais, se dresse le haut massif montagneux couvert de neige qui resplendit au soleil.

Le vendredi saint 1998 serpente dans ce paysage une procession longue de plusieurs kilomètres qui réunit les habitants actuels et anciens des villages, dont beaucoup sont aujourd'hui expatriés (conclusion que l'on peut tirer à voir leurs habits), ceux de leurs familles qui, ce matin-là, ont franchi la rivière frontière et sont venus à pied du Liban, et des paysans toujours établis ici, côté syrien. Un prêtre ouvre la procession, et tous suivent la croix.

Une via dolorosa, paysanne.

La croix est portée, en alternance, par les notables du village dont certains en tenue arabe typique et coiffés du keffieh palestinien. On entonne de jolies mélodies à quatre tons et on marque des arrêts aux tournants, dans les montées, dans les clairières...

Outre la grande croix, il y en a deux autres, plus petites, légères, en roseau. Ce sont des enfants qui les portent, des débutants qui s'exercent à cette tâche. Ces petites croix qui s'inclinent entre leurs faibles bras mettent une touche artistique singulière à ce tableau jusque-là plutôt surréaliste.

Le cortège progresse sous une grosse chaleur, subite, inattendue, et aussi par grand vent ; il s'engage sur la proéminente crête montagneuse qui sépare deux villages et deux pe-

tites églises, sur un fond de pittoresque paysage vert. Deux hameaux qui, ensemble, ne comptent que quelques dizaines de maisons habitées par des maronites.

Les maronites sont une communauté chrétienne très ancienne qui combine de manière insolite les traditions occidentale et orientale ; ce sont des chrétiens en communion avec Rome mais qui, parallèlement, ont conservé dans la liturgie, le rite et la langue un héritage purement orthodoxe. S'ils suivent de nos jours encore la doctrine théologique et liturgique d'Antioche, ils refusent qu'on les qualifie d'*uniates*. Les disciples de saint Maron qui les rassembla au IV<sup>e</sup> siècle ou au début du V<sup>e</sup> affirment que leurs liens avec Rome n'ont jamais été rompus et ils récusent l'idée d'avoir jamais et de quelque manière que ce soit participé aux divisions entre l'Orient et l'Occident. Installés depuis le IX<sup>e</sup> siècle dans les montagnes du Liban, aujourd'hui latinisés par Rome, avec une passion héritée, toute « orientale » pour défendre leur idéal, les maronites ne sont connus du monde entier que depuis la guerre civile qui a embrasé le pays. Certains d'entre eux œuvrent pour la préservation à tout prix d'un « Liban chrétien ». À tout prix.

Si ces deux hameaux maronites syriens soient petits, très petits, l'un des paysans indiquera au passage à un étranger les endroits nus où se trouvaient il y a peu de temps encore des villages nettement plus grands et plus peuplés mais dont, aujourd'hui, il n'est plus aucune trace, ni des villages ni de leurs habitants. Le paysan ajoutera qu'ils ont été chassés sous la pression, et par d'autres méthodes encore, par les musulmans. (Vous ne les connaissez pas !) Il dira encore que ceux ainsi contraints de partir sont aujourd'hui plusieurs millions dispersés dans le monde, que presque seize millions de personnes se sont expatriées... là où les statistiques les chiffrent à « seulement » dix-huit millions.

Le prêtre en tête de la procession est un villageois, marié – encore un trait « orientale » – serein. Un court instant après la procession, pendant le repas de carême où on mangera du poisson froid, on le verra porter des toasts et lever son verre

d'arak (*ouzo*, *mastika*, sont les autres noms de cette boisson). Dans l'assistance, un homme corpulent, à la voix de stentor, chantera « fort » en accentuant son expression musicale de vibrations spécifiquement arabes de ses lèvres, de sa tête, et de ses cordes vocales. Avec lui, plus fort et de manière plus pénétrante encore, résonneront une tarabuka et un oud<sup>14</sup>.

C'est le vendredi saint mais on célèbre le baptême d'un enfant.

---

<sup>14</sup> Respectivement, tambour de gobelet et instrument de musique à cordes pincées.

## **Le chemin de Damas**

Zelenika par l'étroite voie de chemin de fer, avec changement à Sarajevo.

Novi Sad, en autobus.

Paris, en avion.

Calais, en ferry.

Jaram, par le funiculaire.

Trstenik, en voiture à cheval.

Varsovie, en train.

Dubrovnik, en voiture.

Rijeka et Opatija en voiture-couchette puis voiture-restaurant.

Topčider, à pied.

Novi Beograd, par le bus numéro 7.

Prćanj, en barque.

Le chemin de Damas, à chaque fois.

Chacun le prend, sans même en avoir conscience.

On s'y engage jeune, alors qu'on n'est encore qu'une partie des bagages de ses parents que l'on recompte à chaque halte. On l'entreprend sans billet ni intention. On se met en route, on se met à marcher, mais on reste longtemps sans rien savoir de ce voyage. On se dit : je pars en vacances, à un festival, à un match, en excursion, j'ai un rendez-vous d'affaires, une visite à rendre à des parents, je vais chez le médecin, chez le notaire pour un héritage.

En réalité, on est sur le chemin de Damas.

On le prend, on le suit, on le suit encore, et presque jamais, ou fort rarement, on n'arrive à destination. Il n'est pas de chemin plus long ou plus court que celui-là. D'une longueur



démesurée, il ne s'exprime pas en kilomètres, il n'a pas de stations visibles, d'horaire d'été ou d'hiver, de voie de chemin de fer, de panneau de signalisation, de lumières qui l'éclairent la nuit. Le voyage baigne dans l'incertitude, et très souvent le voyageur ignore qu'il l'a entrepris et où il est rendu. Ce voyageur inconscient n'est cependant plus le même.

C'est un chemin dont le but ultime et le sens résident dans le fait de l'avoir pris. Et une fois qu'on l'a pris, on ne saurait revenir comme si de rien n'était, satisfait ou rassasié.

Seul le voyage ainsi fait sens.

Que l'on prenne la route, un raccourci, une rue, que l'on soit même dans une contrée impraticable ou une impasse, on va toujours de l'avant, à Damas.

Qui s'approche un jour de la ville verra l'immensité de l'horizon qui se déploie au-dessus d'elle. Sous cet espace céleste éclaté, décomposé, l'intensité de la lumière et du jaune répandu peut donner au voyageur la sensation d'être frappé de cécité. Car cette région est de toute éternité connue pour sa forte luminosité. La lumière et l'horizon attirent, absorbent, aspirent, et enivrent qui navigue dans cet océan d'un blanc éclatant, éternellement en suspens, le Grand Blanc.

Il peut se faire qu'aveuglé par cet éclat, le voyageur ne voit absolument pas qu'il a une ville devant lui. Même si son cheval docile jusque-là se cabre et le démonte.

\* \* \*

Plus on est étranger, plus on l'intègre en soi, et plus on devient ce qu'on est vraiment.

Plus les images que l'œil perçoit s'éloignent du cœur et de l'héritage que l'on a emporté avec soi, plus l'image intérieure apparaît avec force et netteté.

Le monde qui, en cet instant, s'offre à ma vue tout entier vibre de désordre, chancèle, oscille, ondule, et danse. Cette image ne parvient aucunement à se stabiliser, à établir un équi-

libre. À cause peut-être, simplement, de l'air chaud qui, devant mes yeux, transforme tout en vibrations, en brume, en apparition. Le désert est en marche, le sable vogue. L'air est opaque, saturé de tout ce qui y vole.

Toutefois l'image qui se dessine devant mon regard intérieur est, vue du dedans, tout autre – tranquille, presque immobile. Un monde entier pareil au portail de l'église de Brankovina en automne, avec une profusion de feuilles mortes et de pommes pourries jonchant la terre humide.

### **Au bout du compte...**

Au bout du compte il est si peu de choses en Orient dont on peut témoigner avec certitude. Quand on ne parle pas la langue locale, notamment. Une langue qui n'est pour moi qu'un sourd roulement de pierre gutturale. Qui gargouille et qui chante. En fin de compte que peut-on réellement comprendre quand on ne dispose pas de la langue comme outil et comme moyen de communication ?

Tout ce qui est rapporté dans ces notes ne saurait donc n'être qu'une somme d'impressions très personnelles, sujettes à caution, une expérience basée sur de seules sensations, sur des choses perçues par le regard, la réflexion, l'odorat, parfois par le toucher ou l'ouïe, par le pressentiment.

En conséquence, rien de ce qui est dit ici est « exact ».

## Silence de fin

La grande ombre noire de l'éclipse totale de soleil d'août 1999, tellement annoncée et amplifiée par les médias, a recouvert le nord de la Syrie. La région entre la Turquie et l'Iran.

Dans tout le pays la journée avait été déclarée chômée. On avait demandé aux parents de rester auprès de leurs enfants, volets baissés, rideaux tirés, et les jours précédant l'événement on avait senti un malaise. Tout le monde parlait de lunettes protectrices, expliquait pourquoi ce phénomène était dangereux pour les yeux. Mais la préoccupation allait bien au-delà. L'inquiétude, l'angoisse naïvement tues devenaient toujours plus palpables vu la peine que l'on se donnait pour n'en rien laisser paraître. Personne ne pouvait donner de réponse sérieuse à la question : « De quoi a-t-on peur ? » Quelques-uns seulement répétaient les mots de anciens : « Quand cela arrivera, alors... »

Le jour venu, les rues s'étaient vidées depuis tôt le matin et de plus en plus désertées à l'approche de midi. Très vite on ne vit ni n'entendit plus rien, ni passant ni voiture.

Le silence s'était fait, impensable. D'autant plus impressionnant qu'il contrastait avec les images que montrait la télévision, des centaines et des milliers d'Européens réunis sur les places aux endroits prévus, devant des *video-beams* – sous d'épais nuages, certes, sous la pluie, mais fêtant ce phénomène astronomique rare sans aucune appréhension ou anxiété.

Ici, en Orient, le profond et pesant silence à la mi-journée disait que le soleil et la lune – le Soleil et la Lune – étaient là, tous deux présents, et qu'il fallait continuer à témoigner aux forces célestes la gravité, la vénération, et la crainte qui leur étaient dues. Le silence imposant, assourdissant, au milieu d'une ville bruyante, chaotique, infantine d'indiscipline, au milieu d'une semaine, d'une journée, en plein midi, en apportait une preuve éloquente. Dans un immeuble voisin un vieux condi-

tionneur grondait comme un tracteur, au loin une voiture isolée, prise de panique, klaxonnait – apparemment un malade à transporter d’urgence ; les jalousies étaient baissées à toutes les fenêtres, aucune musique nulle part, aucune conversation.

Quant au phénomène astronomique lui-même, le noir ne s’installa pas vraiment, la lumière ne chuta pas franchement. À Damas, le pourcentage ne dépassa pas 84 %.

L’événement fut moins l’arrivée de l’obscurité que le règne du silence.

Mais pour la chroniqueuse, résidente temporaire dans cette ville, auditrice du vacarme et du silence de Damas, contemplatrice de la lumineuse nuit syrienne, qui se remémorait intérieurement les vers d’Hölderlin, allait voir, une fois encore, son chemin de vie effectuer un brusque virage dans un bruyant crissement de freins.

Hasard ou non, à l’instant même de l’éclipse de soleil, dans le silence total où, par la fenêtre toujours ouverte ne pénétrait que le seul et tranquille Néant, le téléphone a sonné. Incroyablement sonore, déchirant un fonds constitué de l’absence de tout autre bruit, enrobé d’un mélange hermaphrodite de jour et de nuit, de peur et de paix, drapé dans un costume de mystérieuse fin de siècle, de fin de millénaire, et peut-être de « fin du monde ». Dans la canicule aoûtienne un insensible papier bureaucratique s’est mis à vibrer. Il disait, à l’endroit prévu, la prise d’une décision irrévocable : en dépit de tout ordre et de tout usage, notre chemin s’achevait là, sur-le-champ. Toutes affaires cessantes. Sans prises de congé ni au revoir coutumiers. Dans le langage de la diplomatie, cela signifiait le rappel de l’ambassadeur. Une chose inattendue à première vue seulement. Notre séjour à Damas avait pris fin.

Mais pas le chemin de Damas.

Première édition en serbe : 2002